

# sommaire du n° 123, avril 2018

■ Billet de la rédaction	3
■ Séminaire EPFCL à Paris	
« L'inconscient c'est la politique »	
Frédéric Pellion, L'inconscient, une « puissance de refus » ?	7
Albert Guyên, Intelligence artificielle (IA) versus intelligence psychanalytique (IΨ)	16
■ Séminaire Champ lacanien à Paris	
« La voie éthique de la psychanalyse »	
Anne Meunier, Éthique du bien et nouvelle éthique	25
Martine Menès, Le privé est politique	37
■ Journées nationales EPFCL	
24-25 novembre 2018, Paris	
« Les symptômes de l'inconscient »	
<i>Pré/textes de la commission scientifique</i>	
Philippe Madet, Pré/texte 1	46
■ Collèges de clinique psychanalytique	
« Clinique différentielle des sexes »	
Patricia Dahan, Sexe et genre, quelle différence ?	49
Colette Soler, « L'affaire du rapport au sexe »	61

Directrice de la publication

**Françoise Josselin**

Responsable de la rédaction

**Anastasia Tzavidopoulou**

Comité éditorial

**Jacques Gayard**

**Hervé Gaye-Bareyt**

**Camilo Gomez**

**Sybille Guilhem**

**Patricia Martinez**

**Claire Oriol-Trillard**

**Élisabeth Pivert**

**Éléfthéria Salamé**

**Giselle Sanchez**

**Jean-Luc Vallet**

**Coralie Vankerkhoven**

Maquette

**Jérôme Laffay et Céline Delatouche**

Correction et mise en pages

**Isabelle Calas**

## Billet de la rédaction

« Il y a bien, si l'on veut, quatre termes dans la métaphore mais leur hétérogénéité passe par une ligne de partage : trois contre un, et se distingue d'être celle du signifiant au signifié <sup>1</sup>. »

J. LACAN

Si la publication du *Mensuel* a pour vocation de diffuser des textes de membres de notre communauté analytique qui rendent compte de sa vivacité et de l'actualité des questions qu'elle se pose à travers leurs interventions, il n'en demeure pas moins que leur lecture reste à la charge de celui qui s'y intéresse.

La visée du sommaire est de nous renseigner sur les noms des auteurs et les titres des textes qui donnent spécifiquement corps à chaque numéro du *Mensuel*, mais il est un fait que de sa simple lecture, déjà se dévoile sa trame – osons dire sa structure.

Ce numéro d'avril se compose de sept textes répartis entre quatre rubriques bien distinctes, « Séminaire EPFCL à Paris », « Séminaire Champ lacanien à Paris », « Journées nationales EPFCL 2018 à Paris » et « Collèges de clinique psychanalytique ». Tout d'abord, nous pouvons constater que toutes les rubriques comportent deux textes chacune, à l'exception de la troisième, qui, avec un seul texte, se distingue des trois autres et leur devient hétérogène. Ensuite, l'énoncé des titres des rubriques fait apparaître que seules les trois premières citées partagent un trait commun qui les apparie, lié au lieu où se tient l'activité. Nous pourrions continuer ainsi et arriver, par le biais de la relation d'équivalence, à spécifier chaque rubrique par les rapports qu'elle entretient avec les deux autres, au regard de la quatrième qui occupe vis-à-vis d'elles une place d'exception, d'exclusion même, mais place paradoxale en tant qu'elle leur *ek-siste*. Ainsi, cela n'est pas sans nous rappeler ce que Lacan énonce à propos de la structure de la métaphore : la ligne de partage de l'ordre de *trois contre un* est chère à Lacan, qui en use

tout au long de son enseignement depuis l'exploration de la métaphore jusqu'à l'élaboration du nœud borroméen, sans oublier le recours répété à la mise en parallèle de séries homologues de trois termes au regard d'un quatrième qui leur *ek-siste*, et vers lequel elles convergent.

L'exclusion, l'exception sous la forme de ce qui *ek-siste* est toujours logiquement déjà là, participant de la structure même comme de celle des discours établie par Lacan, celle des quadripodes, qui relève de l'organisation spécifique des relations orientées qu'entretiennent entre elles les quatre places vides de la vérité, du semblant, du plus-de-jouir et de la production – en attendant que viennent s'y loger les quatre éléments de la suite ordonnée  $S_2$ ,  $a$ ,  $\$$  et  $S_1$ . Là, c'est la vérité qui occupe cette place d'exception, *inrejoignable*, figurant par là qu'elle ne peut être que mi-dite. Dès lors apparaît que, structurellement et logiquement, une relation d'exclusion est toujours exigible.

Or, à l'heure où la psychanalyse et l'inconscient font l'objet d'une exclusion tant dans la cité que dans les institutions, que peut faire le psychanalyste de notre époque en tant que c'est à lui qu'il appartient de penser la psychanalyse à la fois au sens de l'expérience analytique et au sens de son extension ?

C'est peut-être là que cette relation d'exclusion a à prendre, sinon tout son sens, au moins toute sa place. Si, en ce qui concerne les discours, sur le plan historique ou mythique, exclusion rime avec ségrégation, il est à rappeler qu'en ce qui concerne la nécessité logique, l'exclusion au contraire, sous la forme de *l'au moins un* et de son existence logique, fait consister l'ensemble des hommes et reste le garant de la consistance du tout, du tout phallique, tandis que, comme le rappelle Lacan dans *...Ou pire*, c'est la nécessité logique de la supposition d'inexistence, celle de *l'au moins une* bien sûr, qui assure que *La femme* toute, non soumise logiquement à la fonction phallique, n'existe pas, faisant de celle-ci *La femme* qui garantit le non-rapport sexuel, quel que soit le sexe anatomique des deux partenaires. Quelle fonction cette nécessité logique de la supposition d'inexistence pourrait-elle jouer dans la perpétuation de la psychanalyse ?

De même que dans le discours analytique ce dont il s'agit, c'est de donner à ce qui s'énonce de signifiant une autre lecture que ce qu'il signifie, ce qui se dégage de ce numéro du *Mensuel*, à travers les textes et le style singulier de chacun des auteurs, c'est qu'il est possible de donner une autre lecture aux changements de mœurs et de discours qui s'inscrivent du côté de l'histoire, en s'appuyant sur les écrits que Lacan nous a transmis, à savoir les formules de la sexuation et le nœud borroméen, et une invitation voire

une incitation à une lecture au-delà du sens, une lecture entre les lignes, une lecture qui extrait le fil logique de son enseignement, et qui, à le suivre tel le fil d'Ariane, permettra aux psychanalystes de s'orienter par rapport aux problématiques de leur époque, comme sept se sont risqués à le faire ici en offrant au débat leur réflexion singulière, et au lecteur l'occasion de découvrir, au-delà du sens, la logique qui se lit entre les lignes.

Patricia Martinez

- 
1. [↑](#) J. Lacan, « La métaphore du sujet » (1961), dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 890.

# SÉMINAIRE EPFCL À PARIS

---

*L'inconscient c'est la politique*

## Frédéric Pellion

### L'inconscient, une « puissance de refus \* » ?

*Argument : L'acte à ma connaissance sans lendemain que fut sa signature apposée, en 1968, au bas d'un tract pétitionnaire rédigé par Maurice Blanchot, peut-il éclairer la phrase de Lacan : « L'inconscient, c'est la politique » ? Au-delà de l'anecdote, il y a peut-être là, en effet, de quoi faire résonner autrement cette phrase, pour en prolonger la portée jusqu'au temps présent.*

« [...] il est d'une importance capitale, [...] que le mouvement des étudiants, [...] en repoussant toute affirmation prématurée, oppose et maintienne une puissance de refus, capable, croyons-nous, d'ouvrir un avenir <sup>1</sup>. »

Maurice Blanchot

Maurice Blanchot, dans ce tract du Comité d'action étudiants/écrivains, daté du 8 mai 1968, en appelle donc à une « puissance de refus ».

Or Lacan, une fois n'est pas coutume, a signé ce tract rédigé d'une autre main, et soutenu par un collectif de non-analystes.

Cette courte série de remarques tiendra compte de cette approbation pour tenter de faire le tri entre ce qui reste actuel, ou non, dans la phrase qui nous occupe cette année : « L'inconscient, c'est la politique <sup>2</sup>. »

\*

#### Ordre

« L'inconscient, c'est la politique », ce n'est *pas* « La politique, c'est l'inconscient ». Nous sentons immédiatement que les deux propositions ne sont pas équivalentes – la seconde rebute l'entendement, d'ailleurs – ; mais *en quoi* différent-elles ?

Cette non-équivalence indique ce qu'on appelle, en mathématiques, une « antisymétrie ». Et l'antisymétrie est un des caractères des relations

d'ordre. On pourrait donc écrire la phrase de Lacan ainsi : « Inconscient  $\leq$  politique. » Ou bien : « Inconscient  $\subset$  politique. »

Elle voudrait donc dire que l'inconscient est un cas particulier, une occurrence parmi d'autres, de la politique. Soit le contraire du lieu commun qui, à partir du constat qu'il y a des manifestations de l'inconscient *dans* la politique, voire *chez* les hommes politiques, fait le fond de commerce des analystes remorqués par l'actualité.

Suivons donc cette piste.

\*

## Échec

Les tentatives d'application politique de la psychanalyse ne sont pas, c'est le moins qu'on puisse dire, un succès.

Prenons l'exemple de Freud : il écrit en 1907 et 1908 deux textes, « Sur les éclaircissements sexuels apportés aux enfants <sup>3</sup> » et « La morale sexuelle "culturelle" et la nervosité moderne <sup>4</sup> », qui inaugurent un genre nouveau, celui des interventions de la psychanalyse dans le débat public ; mais il semble bien, trente ans plus tard, qu'il considère l'entreprise comme aussi dérisoire que celle d'une psychanalyse prophylactique : « Le patient entend bien le message, mais ce qui manque, c'est l'écho <sup>5</sup>. »

La politique, souvent décrite comme une sphère, a, en effet, assez d'élasticité pour se laisser déformer sans changer sa nature. Elle partage ce trait avec le moi, et Freud, dans le texte à l'instant cité, « Analyse avec fin et analyse sans fin », parle de ses résistances dans les mêmes termes.

De fait, la politique est étroitement liée avec la croyance en un univers du discours. Ou, plus exactement peut-être : l'action politique promet de faire consister un tel univers. Relire Freud, encore, et son analyse du bolchevisme dans « D'une vision du monde <sup>6</sup> »... et aussi le résumé par Lacan, dans « Radiophonie », de ses démêlés avec les « communistes <sup>7</sup> ».

\*

## Clan

Dans « Les complexes familiaux », Lacan note ceci : « À mesure qu'on découvre des formes plus primitives de la famille, elles s'élargissent en groupements, qui, comme le clan, *peuvent aussi être considérés comme politiques* <sup>8</sup>. »

« Politique », comme suite d'un « élargissement », semble ici avoir un sens opposé au précédent. J'y reviendrai, mais on pourrait, pour distinguer ces deux sens opposés, employer le « le », plutôt que le « la » de 1967.

De fait, l'agrégation au clan est familiale, mais pas seulement. On peut le rejoindre de l'extérieur, à condition d'adhérer à ses règles et valeurs. Qui sont ce que Freud, suivant la même progression centrifuge, définit comme idéal du moi : « idéal commun d'une famille, d'une classe, d'une nation <sup>9</sup> ».

Le lycéen, lui – ou l'étudiant du « Comité d'action étudiants/écrivains » –, « regarde au dehors dans le monde réel <sup>10</sup> ». Il ne regarde rien d'encore défini, seulement « dans » – « *in* », écrit Freud <sup>11</sup>.

Plus tard, peut-être, prendra-t-il une idée de *ce qu'il* aura regardé. Mais en attendant, l'inconscient est extériorité, « plus d'Un <sup>12</sup> » qui développe l'univers du discours. Et cette extériorisation va de pair avec celle de la sexualité – laquelle encourage la *philia* sans laquelle pas de politique envisageable <sup>13</sup>.

\*

## Dispositif

Le contrôle politique de la sexualité est de tout temps. Ses tours et détours ont été dénoncés en son temps par Michel Foucault avec une précision que ne brouille que son fantasme, pour ne pas dire plus, d'un « dispositif » agencé exprès, concerté.

Lacan, on le sait, a préféré « discours » à « dispositif » : « [Le discours], je le situe du lien social à quoi se soumettent les corps qui, ce discours, labitent <sup>14</sup>. »

Le jeu de mots reprend l'idée de Martin Heidegger du langage-habitat <sup>15</sup> tout en lui apportant un correctif : si, pour celui-ci, le langage est la « maison de l'être », Lacan soutient que l'être n'est qu'effet de sens et qu'il n'y a, dans cette maison, rien d'autre que des corps.

Des corps dans lesquels le discours ordonne la « distribution du plaisir », la « jouissance », selon lui, relevant de la « limite intime » de cette distribution <sup>16</sup>. En ce sens, que l'époque s'expose si souvent à la version « mal <sup>17</sup> » de la jouissance témoigne autant, sinon plus, d'une érosion de la fonction discursive en tant que telle que du triomphe d'un discours particulier – fût-ce celui du capitalisme, ou de la science, qui, justement, entre autres pour sa structure non oppositive, n'en est pas un <sup>18</sup>.

Sidi Askofaré l'a développé ici même en avril 2015 <sup>19</sup>, cette définition du discours le tire du côté de la *Kultur* freudienne, en tant qu'essentielle « écartelée <sup>20</sup> » entre plusieurs discours opposables, mais tous fondés sur une impossibilité.

Je rappelle, après Patricia Dahan lors de notre première séance, comment Lacan définit la politique dans la suite de la phrase qui nous occupe : « Ce qui lie les hommes entre eux, ce qui les oppose <sup>21</sup>. » Ce qui les oppose, les hommes, les lie aussi ; opposition et ségrégation se contredisent <sup>22</sup>.

Alors, *un discours = une politique ?*

\*

## Économie

Colette Soler a donné en 2015 à un texte où elle montre comment les catégories lacaniennes renouvellent l'étiologie sexuelle freudienne le titre « Nouvelle économie sexuelle <sup>23</sup> ». Ce titre réfère à la « nouvelle économie politique » dont les bases furent posées en 1615 <sup>24</sup> et que, après Marx et Lénine, les économistes libéraux d'aujourd'hui redécouvrent. Et, ce faisant, indique, il me semble, qu'elle estime que ce renouvellement a *à lui seul* une portée politique.

Là sont nécessaires quelques remarques sur l'économie, cette guise du réel désignée, mais peu explorée, par Freud – il le dit lui-même <sup>25</sup>.

Pour les condenser au maximum, je vous invite à suivre la chaîne signifiante dont Giorgio Agamben, explorant dans *Qu'est-ce qu'un dispositif* <sup>26</sup> ? l'archéologie du dispositif foucauldien (dispositif → positivité → économie), retisse la trace.

Cette trace remonte jusqu'à l'*oikos* (οἶκος) grecque, qui, avec le *koinos* (κοινός), institue comme opposés l'économie (le domestique) et le politique (le public). Mais peut-être est-il plus juste de les penser, avec Jean-Pierre Vernant, comme extimes l'une à l'autre, en continuité l'une avec l'autre, selon les figures familières du huit intérieur et de la bande de Möbius. Pour preuve, entre autres, l'implantation de l'*omphalos*, foyer du foyer puisque lieu du culte à Hestia, au centre de l'espace public delphique <sup>27</sup>.

La relation entre ces deux termes dessine l'épuration du « re-virement », selon le mot de Jean-Louis Sous, qu'opère Lacan entre économie et politique <sup>28</sup>.

Reviement, « rebroussement », « retournement <sup>29</sup> » : tous termes désignant le point où la demande change de sens, où la pulsion trouve son éconduction sociale <sup>30</sup>, et où s'ancre, pour se substituer à la freudienne, une économie lacanienne. Là où la première se défaussait sur la continuité de la « nature », et sur le progrès des sciences du même nom, la seconde renvoie au réel, à ses deux aspects alternants de répétition et de rencontre, et à leur pouvoir causant.

\*

## La/Le

Peut-être, le 10 mai 1967, Lacan parle-t-il de *la* politique, au féminin, parce que, comme les Moires et les Nornes, elle est une figure du destin, et le premier ressort de l'effet tragique.

Pourtant, *le* politique, au masculin, est le contraire du destin. Lacan inscrit d'ailleurs sa formule « L'inconscient, c'est la politique » en regard de celle faussement attribuée par Freud à Napoléon : « L'anatomie, c'est le destin <sup>31</sup>. »

Car *le* politique, dès qu'il commence à être réfléchi en tant que tel, échappe à la fatalité du savoir antérieur qui referme toute *épistémè* sur une nécessité.

Les vertus politiques ne s'enseignent pas plus que les vertus domestiques : ainsi conclut le *Ménon*, repris par Lacan à la rentrée de son séminaire de l'année suivante <sup>32</sup>.

Le politique n'est pas un savoir, et, comme la psychanalyse, prive les acteurs dont il sollicite la responsabilité de cette médiation.

\*

## Dieu

« Dieu est inconscient » est, selon Lacan, la « véritable formule de l'athéisme <sup>33</sup> ».

Alors, bien sûr, si « l'inconscient, c'est la politique », il serait aisé de faire la somme logique des deux formules pour en déduire que « Dieu, c'est la politique ».

Ce que semblent vérifier, aujourd'hui, les heurts croissants entre le système-Dieu et les régimes qui considèrent qu'il suffit de l'équation laïc = athée, ou, à la rigueur – et sans trop regarder à la contradiction –, laïc = croyance privée, pour évacuer le problème de la religion.

Or, si nous avons appris, en matière politique, une chose nouvelle depuis l'époque de Lacan, c'est que la religion s'allie volontiers avec le capitalisme, et avec la science <sup>34</sup>, pour produire les nouvelles dictatures. Variantes, encore, de la non-opposabilité dont je parlais plus haut ; « idéologies de la suppression du sujet <sup>35</sup> ».

Au-delà des mœurs, il en va d'un affrontement entre deux modes d'*ex-sistence* : celle du particulier qui, objectant à l'universelle de l'intérieur, en renforce la consistance – le cygne noir dans l'ensemble des cygnes

blancs, ou le mécréant dans *l'oumma* –, et celle du singulier qui la contredit du dehors.

\*

### « L'écart entre l'inconscient et l'analysable <sup>36</sup> »

L'indifférence de Lacan, comme de Freud, en matière de politique, n'est donc pas simplement une question de goût, et ne se résume pas non plus à un privilège accordé à l'individu sur le collectif.

C'est plutôt la seule position qui maintienne ouvert cet « écart entre l'inconscient et l'analysable », qui est la même chose que celui entre le singulier et le particulier, et où se tient la possibilité de l'acte spécifiquement psychanalytique. Car c'est là, dans cet écart, qu'il y a chance qu'il y ait *a*.

Encore faut-il un concept de l'inconscient qui ménage cet écart.

C'est là que peut nous aider la « puissance de refus » de Blanchot. Car, si « puissance » ne dit pas encore *ce qui* sera refusé, le mot dit déjà que le refus peut se multiplier avec lui-même. Ainsi, à l'endroit de la chaîne signifiante, le sujet peut se compter comme objection, éliidé, comme  $(-1)$ , etc., mais, dès lors qu'on ne se contente plus des effets de signifié pour en délimiter l'empan, on touche à la jouissance spécifique du refus.

Charge à la psychanalyse, alors, d'évider celle-ci des attraits du sacrifice.

\*

### Sans valeur(s)

Nous avons finalement, par la psychanalyse, les éléments d'une morale et d'une économie.

D'une morale : à entendre au sens de la morale par provision de Descartes, c'est-à-dire d'une attitude d'attente, qui ouvre l'avenir de réserver la possibilité de l'acte.

Et d'une économie : à entendre au sens d'une puissance de ne pas refuser ce que toute institution comporte de dispositif – au sens originel, souligné par Agamben, de positivité surgie de nulle part.

Tendue entre cette attente et cette positivité, nous arrivons à la valeur – ou plutôt à la nécessaire prévention d'une confusion sur la valeur.

Cette confusion agit par exemple, selon Paul Jorion, dans la définition marxienne du capital. En effet, selon lui, c'est son inexistence à sa place, celle qu'il faudrait – soit une expropriation première, d'avant toute appropriation –, qui fait consister le capital <sup>37</sup>.

À cet égard, le capital, comme le phallus, n'existe que comme « demandable <sup>38</sup> », plus précisément comme limite du demandable <sup>39</sup>.

De même que le phallus est une chose en attente de symbolisation <sup>40</sup>, le dispositif auquel le sujet est attendant est en attente non pas de transformation, de révolution, mais de symbolisation.

Le « deuil du phallus <sup>41</sup> », qui est un des noms de la castration si on fait de celle-ci non un destin, mais le terme d'une recherche <sup>42</sup>, aboutit à virer la valeur du demandable aux comptes du non-demandable, puis de l'indemandable. Ce qui implique aussi l'objet *a*, avec la différence que la symbolisation du phallus produit un Un contingent et la présentation du *a* un reste démystifié.

C'est ainsi que la phrase « L'inconscient, c'est la politique » se continue, dix ans plus tard, par le souhait de Lacan que la psychanalyse devienne « une pratique sans valeur <sup>43</sup> ». Sans valeur qui est tout ce qu'il faut à la sublimation.

\*

## Inconscients

Je termine, et je récapitule.

Lacan ne dit pas : « La psychanalyse, c'est la politique », mais « L'inconscient, c'est la politique ».

De même que la politique *ex-siste* à l'économie, on l'a vu, de même l'inconscient, si l'on en croit Lacan, ne peut être « situé » que d'« ex-sister à un discours <sup>44</sup> ». À tout discours, y compris au discours de l'analyste – qui est discours *causé par* l'inconscient épuré de celui-ci <sup>45</sup>, et non bien sûr discours *de* l'inconscient.

Encore faut-il qu'il y ait discours.

Commençons donc par cesser d'affronter les discours les uns aux autres, et restons attentifs à ce que chacun d'eux véhicule d'inconscient. D'autant que la liste de quatre établie par Lacan, tout comme celle des objets *a*, n'est pas, de son propre aveu, « limitative <sup>46</sup> ».

*Mots-clés : discours, inconscient, politique, valeur, Versagung.*

\* ↑ Intervention au séminaire EPFCL « L'inconscient c'est la politique », à Paris le 25 décembre 2017.

1. ↑ M. Blanchot, « La solidarité que nous affirmons ici... », dans *Tracts du Comité d'action étudiants/écrivains*, Lignes, 1998, p. 112.
2. ↑ J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 10 mai 1967.
3. ↑ S. Freud, « Sur les éclaircissements sexuels apportés aux enfants », dans *Œuvres complètes*, vol. VIII, Paris, PUF, 1988, p. 147-157.
4. ↑ S. Freud, « La morale sexuelle "culturelle" et la nervosité moderne », dans *Œuvres complètes*, vol. VIII, *op. cit.*, p. 195-219.
5. ↑ S. Freud, *Œuvres complètes*, vol. XX, Paris, PUF, 2010, p. 34-35.
6. ↑ S. Freud, « D'une vision du monde », dans *Œuvres complètes*, vol. XIX, Paris, PUF, 2004, p. 262-267.
7. ↑ J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 439-440.
8. ↑ J. Lacan, « Les complexes familiaux », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 26.
9. ↑ S. Freud, *Œuvres complètes*, vol. XII, Paris, PUF, 2005, p. 244.
10. ↑ *Ibid.*, p. 336.
11. ↑ S. Freud, *Gesammelte Werke*, vol. X, Hamburg, Fischer Taschenbuch Verlag, 1987, p. 207.
12. ↑ S. Habib, *La Langue de l'amour*, Paris, Hermann, 2016, p. 72-88.
13. ↑ L. Izcovich, « Commentaire », *Mensuel*, n° 90, Paris, EPFCL-France, octobre 2014, p. 5-11.
14. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 474.
15. ↑ Lacan la lui a d'ailleurs déjà plusieurs fois empruntée (par exemple, J. Lacan, *L'Identification*, séminaire inédit, leçon du 2 mai 1962).
16. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 224.
17. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 245.
18. ↑ S. Askofaré, « Lien social et liens hors discours », *Mensuel*, n° 98, Paris, EPFCL-France, juin 2015, p. 31-49.
19. ↑ *Ibid.*
20. ↑ J. Lacan, « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », *Scilicet*, n° 6-7, 1976, p. 48.
21. ↑ J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 10 mai 1967.
22. ↑ L. Mazza-Poutet, « De la ségrégation au camp : se réduire à son corps », *Mensuel*, n° 93, Paris, EPFCL-France, janvier 2015, p. 35-43.
23. ↑ C. Soler, « Nouvelle économie sexuelle », *Revue du Champ lacanien*, n° 17, novembre 2015, p. 11-20.
24. ↑ A. Montchrestien, *Traité d[e l']économie politique (1615-1616)*, rééd., Genève, Droz, 1999.

25.  S. Freud, *Œuvres complètes*, vol. XX, *op. cit.*, p. 27.
26.  G. Agamben, *Qu'est-ce qu'un dispositif ?*, tr. fr. Paris, Payot/Rivages, 2007.
27.  J.-P. Vernant, « Hestia-Hermès. Sur l'expression religieuse de l'espace et du mouvement chez les Grecs », dans *Mythe et pensée chez les Grecs*, Paris, La Découverte, 1990, p. 155-201.
28.  « Ici [dans ce passage du *Séminaire*], le politique fait son re-vêtement vers l'économique » (Jean-Louis Sous, *Lacan et la politique*, Toulouse, Érès, coll. « Essaim », 2017, p. 11).
29.  J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, séminaire inédit, leçon du 13 janvier 1965.
30.  E. Porge, *Le Ravissement de Lacan*, Toulouse, Érès, 2015.
31.  J.-J. Gorog, « L'anatomie, c'est le destin », *Revue du Champ lacanien*, n° 17, novembre 2015, p. 71-77.
32.  J. Lacan, *L'Acte analytique*, séminaire inédit, leçon du 29 novembre 1967.
33.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 58.
34.  F. Benslama, *La Psychanalyse à l'épreuve de l'islam*, Paris, Aubier, 2002.
35.  J. Lacan, *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 437. À cet égard, et pour citer à mon tour, après Patricia Dahan en ouverture de cette année de séminaire, Yuval Harari, ceux qui, aujourd'hui, entrent dans le « dataïsme » (Y. Harari, [2016], *Homo deus : une brève histoire de l'avenir*, tr. fr. Paris, Albin Michel, 2017) la religion montante oublie qu'il manque aux données, même prises en grande masse, un certain nombre de traits divins : la personnalité, la totalité, et surtout la volonté.
36.  J. Poulain-Colombier, « Du terminable dans une cure analytique avec un enfant », *Scilicet*, n° 5, 1973, p. 135.
37.  C'est-à-dire « la ressource qui manque à l'endroit où elle est nécessaire pour permettre un processus économique » (P. Jorion, *Le Capitalisme à l'agonie*, Paris, Fayard, 2011, p. 30.)
38.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 94-95 ; *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, Paris, Seuil, 2013, p. 525-526.
39.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, leçon du 9 février 1972.
40.  L. Hermand-Schebat, « *Das Ding*, substantielle ? », *Mensuel*, n° 110, Paris, EPFCL-France, décembre 2016, p. 41-51.
41.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, *op. cit.*, p. 408.
42.  F. Pellion, « Hamlet le désir », *Mensuel*, n° 115, Paris, EPFCL-France, mai 2017, p. 44-55.
43.  J. Lacan, *La Topologie et le Temps*, séminaire inédit, leçon du 17 avril 1977. La solidarité, à dix ans d'intervalle, entre les deux phrases, est au cœur du livre de Jean-Louis Sous déjà mentionné.
44.  J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 518.
45.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 31-41.
46.  J. Lacan, « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », art. cit.

## Albert Nguyễn

### Intelligence artificielle (IA) versus intelligence psychanalytique (IΨ) \*

Pour cette intervention j'ai essayé de m'expliquer cette formule de Lacan, « l'inconscient c'est la politique », et non son contraire, et surtout je me suis posé la question de savoir si elle restait pertinente dans la société actuelle. Je suis parti de ce point qui occupe une place grandissante dans nos vies, l'IA, qui signe le début d'un grand chambardement civilisationnel, pour y opposer ce que j'ai appelé intelligence psychanalytique.

Pour répondre à la question, j'ai pris pour commencer quelques repères dans l'enseignement de Lacan à partir de l'idée qu'il n'a cessé de poser, de se poser, la question de ce qu'est l'inconscient, et nous savons qu'il a donné des réponses à chaque fois détaillées. L'inconscient est le terme majeur de la formule.

#### Quelques repères

Le premier dans « Fonction et champ » : je commence par ce qui a été souvent relevé et concerne le psychanalyste appelé à se situer par rapport à « l'horizon de la subjectivité de son époque <sup>1</sup> », et il y a beaucoup à dire sur la subjectivité de notre époque. Cette place du psychanalyste est déclinée très précisément : « *qu'il connaisse bien la spire* où son époque l'entraîne » et « qu'il sache la fonction d'interprète dans la discorde des langages <sup>2</sup> ». Le moins que l'on puisse dire est que ces phrases de Lacan sont d'une exacte actualité.

Ensuite, deuxième repère : « L'instance de la lettre », texte que Lacan termine par une exhortation à l'indignation : « Je vous invite à vous indigner », écrit-il. Nous indignier de quoi ? « Qu'après tant de siècles d'hypocrisie religieuse et d'"esbrouffe" philosophique, rien n'ait été encore valablement articulé de ce qui lie la métaphore à la question de l'être et la métonymie à son manque ». Et il convoque pour y répondre « l'homme de l'humanisme ». Le religieux sous sa forme égarée nous concerne, mais, pour

ce qui est de notre actualité, nous avons à penser la psychanalyse face à l'essor vertigineux des biotechnologies, des neurosciences, de la cybernétique et de la robotique, qui vont jusqu'à remettre en question l'existence du langage, qu'il faudrait supprimer, dont on pourrait se passer puisque, comme le dit Kevin Warwick, chercheur anglais qui se balade dans le monde entier, le langage est la cause de tous les malentendus et qu'il n'y a pas de langue qui ne soit pas équivoque, d'où sa proposition : connectons les cerveaux à partir d'un capteur implanté dans le bras et à distance il est possible de provoquer des mouvements du bras de sa partenaire. Par chance, la partenaire ne veut pas se faire implanter, elle est raisonnable !

Dans « L'instance de la lettre », le texte est fait pour redonner sa juste place à la découverte de l'inconscient freudien, les termes sont forts : « Si l'on méconnaît l'excentricité radicale de soi à lui-même à quoi l'homme est affronté <sup>3</sup> », quelle en sera la conséquence ? « On faillira sur l'ordre et les voies de la médiation psychanalytique », et, deuxième conséquence, « on en fera [de l'analyse], l'opération de compromis ». « Le recours au compromis, qu'il soit explicite ou implicite, désoriente l'action psychanalytique et la plonge dans la nuit. »

Si je puis dire, l'exigence de Lacan ne se dément pas dans la suite : « L'hétéronomie radicale [après l'excentricité radicale] dont la découverte de Freud a montré dans l'homme la béance, ne peut plus être recouverte sauf à faire preuve d'une malhonnêteté foncière <sup>4</sup>. »

La fin du texte pose bien l'enjeu pour les analystes : « À toucher si peu que ce soit à la relation de l'homme au signifiant on change le cours de son histoire en modifiant les amarres de son être <sup>5</sup>. »

Les amarres, il les définit d'une anticipation que nous ne pouvons pas manquer en nous rappelant, ce qui est notre chance, les dernières années de l'enseignement de Lacan : « Le terme de chaîne signifiante dont j'use d'ordinaire donne une approximation [j'ajoute topologique] : anneaux dont le collier se scelle dans l'anneau d'un autre collier fait d'anneaux <sup>6</sup>. »

Troisième repère, je passe plus rapidement : *Séminaire XI*, la fin, et la « Proposition de la passe » et sa troisième facticité pour laquelle Lacan évoque « les remaniements des groupes sociaux par la science, et nommément l'universalisation qu'elle y introduit [chute du Mur et frontières effacées]. Notre avenir de marchés communs trouvera sa balance d'une extension de plus en plus dure des procès de ségrégation <sup>7</sup>. » Nous y sommes.

Quatrième repère : *L'Envers de la psychanalyse*, c'est 1968, les discours dont le capitaliste, particulièrement le chapitre « Les sillons de l'aléthosphère » : « La caractéristique de notre science n'est pas d'avoir introduit

une connaissance du monde meilleure et plus étendue, mais d'avoir fait surgir au monde des choses qui n'y existaient d'aucune façon au niveau de notre perception<sup>8</sup>. » Le moins que l'on puisse dire c'est que la science n'a pas faibli depuis.

Je passe sur le résumé d'...*Ou pire*, où Lacan énonce la nécessité de mettre l'éthique au pas de la psychanalyse. Au fond on pourrait dire : « L'inconscient c'est l'éthique. »

Enfin, cinquième repère : la conférence « La troisième », le passage a déjà été beaucoup commenté, il s'agit de l'avenir de l'analyse, la question tourne autour du réel et de son destin : « L'avenir de l'analyse est quelque chose qui dépend de ce qu'il adviendra du Réel, à savoir si les gadgets [à l'époque c'étaient la radio, la télé, les avions, le minitel, le fax arrivait] par exemple gagneront vraiment à la main, si nous arriverons à devenir nous-mêmes animés vraiment par les gadgets. Je dois dire que ça me paraît peu probable<sup>9</sup>. » Lacan n'a pas connu l'ordinateur, les smartphones, les tablettes et les laptops, l'extraordinaire développement d'Internet, symptôme largement partagé aujourd'hui. Il ajoutait même : « Nous n'arriverons pas à faire que le gadget ne soit pas un symptôme. » Et vous savez qu'il poursuit avec la place du phallus dans le non-rapport sexuel et la bagnole comme fausse femme. Lacan ne connaissait pas la Google Car ou l'Hyperloop d'Elon Musk.

Ces quelques repères prélevés chez Lacan montrent comment il a pris ce problème du face-à-face de l'analyse et de la technoscience, et les réponses qu'il y a apportées à partir de son expérience de l'analyse et de l'inconscient, ce qui est une indication pour nous, j'appelle ça : sa formidable anticipation.

## L'IA

Je m'en tiens là pour les repères et l'inconscient, j'en viens à l'IA. Lacan n'a pas connu cette nouvelle révolution, ce qui ne nous dispense pas de nous y intéresser, et d'ailleurs nous n'avons et nous n'aurons pas le choix, ce d'autant que le développement exponentiel de l'IA provoquera un grand chambardement civilisationnel dont les conséquences économiques et politiques ne manqueront pas et ont d'ailleurs déjà commencé. D'autre part l'IA est déjà largement entrée dans nos vies.

Je dis tout de suite qu'il me semble important de ne pas se laisser fasciner par l'inflation d'articles sur le sujet, étudié en détails dans un livre recommandable au titre évocateur : *La Guerre des intelligences* (éditions JC Lattès) de Laurent Alexandre. Il vaut mieux ne pas rester fasciné mais il vaut mieux s'informer.

Je brosse à grands traits ce qui nous attend à brève échéance. Le trait le plus important réside dans l'alliance des GAFA<sup>10</sup> et des NBIC<sup>11</sup> avec l'IA, puisque c'est doter les recherches en IA d'investissements colossaux *via* les objets connectés et le Big Data<sup>12</sup>, alliance à laquelle nous participons tous en entrant des données gratuitement dans nos ordinateurs sur Google ou Amazon, assurant ainsi le développement de l'IA. D'autre part, autre facteur important, la rivalité entre la Silicon Valley et les Chinois du BATX<sup>13</sup>. Et puis l'impossibilité dans laquelle nous sommes aujourd'hui de nous passer des objets connectés et des réseaux sociaux. La nasse s'est refermée sur l'ensemble de la planète. Les effets sont énormes, d'autant que les médias alimentent en continu la connexion généralisée, pas sans effets sur la gouvernance des États.

L'alliance des biotechnologies, de la financiarisation mondiale, du fantasme du tout numérique et de la dématérialisation généralisée promet à l'humanité un avenir qui risque de se jouer entre la version transhumaniste (qui va du *soft* au *hard* terrifiant) d'augmentation de l'humain et le rapport de l'humain à la machine.

L'enjeu, en tout cas pour les tenants de cette transformation sociétale, est simple : jusqu'à quand l'homme dominera-t-il la machine ? La machine boostée à l'IA prendra-t-elle le pas sur l'homme, par exemple avec une intention hostile ? On aimerait que ce que Lacan disait dans « La troisième » se vérifie mais rien n'est moins sûr. Nous n'en sommes pas là, l'IA est pour le moment faible, mais gare à l'IA forte... si jamais ce saut se produit, si elle devient opérationnelle.

L'impressionnant en la matière est la vitesse de développement de l'IA, qui a réellement commencé avec les premiers algorithmes en 2010. En 2012, un grand pas a été fait avec le *deep-learning*<sup>14</sup> (qui est un traitement statistique). Mais c'est en 2017 que la puissance de l'IA se révèle, bien qu'il s'agisse d'IA faible, cependant capable d'être contextuelle. La machine peut réfléchir à un sujet en intégrant des éléments de contexte et le passé. Par exemple reconnaître une voiture de 1920, inventer le concept de chat.

Les capacités de calcul à la seconde ont été dopées par la puissance actuelle des ordinateurs : 300 millions de milliards d'informations traitées en une seconde... et c'est encore trop peu... et bien déprimant pour nos cerveaux humains.

Dernier point qui montre les progrès de cette IA faible : AlphaGo, l'ordinateur qui a vaincu sans problème le champion du monde de jeu de go, progrès important car si les échecs sont un jeu mathématique, le jeu de go est intuitif et donc plus complexe pour l'ordinateur.

## Les conséquences

On peut déjà en tirer quelques-unes : elles sont éthiques, politiques, économiques. Éthiques avec le développement des biotechnologies, politiques avec les problèmes de gouvernance et les mouvements sociaux, économiques puisque la valeur travail est menacée. Quelques hommes plutôt jeunes détiennent aujourd'hui le pouvoir sur la planète, et sans doute peut-on considérer que ce pouvoir est dangereux puisque, à la suite de Stephen Hawking qui impute à l'IA la destruction de l'espèce humaine, Bill Gates et Elon Musk l'ont rejoint, il est vrai avec un but différent puisque Gates investit dans des pays pauvres alors que Musk a créé Neuralink pour augmenter les capacités du cerveau humain, ce qui lui permettrait de garder l'avantage sur la machine.

La disparition des frontières, l'accroissement des inégalités, la faiblesse des gouvernements face à ces bouleversements, l'éducation, la question du devenir du travail ne détournent pas les ténors de la Silicon Valley de leur projet « pour le Bien de l'humanité et l'homme meilleur » dès lors qu'ils l'auront amélioré. Il faut dire qu'ils savent vendre ce projet, mettant en avant :

- les résultats spectaculaires en médecine, pour le diagnostic et bientôt les traitements (cancers, radiologie, dermatologie) ;

- les modifications du vivant avec le transhumanisme *soft* (prothèses, traitement des maladies neurodégénératives, parkinson, alzheimer, etc.), les thérapies géniques (CRISPR-Cas9<sup>15</sup>), et bien sûr toutes les techniques concernant l'embryon, qui vont au-delà de la question de la procréation médicalement assistée (PMA) et de la gestation pour autrui (GPA).

Face aux possibles dérapages éthiques, en réponse, la bioéthique se développe et il me semble qu'elle peut intéresser les analystes. Mais ils sont absents de ce débat transversal qui regroupe, par exemple dans le cadre du « Forum européen de bioéthique » qui a lieu tous les ans à Strasbourg, des patrons de médecine, des biologistes, des neuroscientifiques, des philosophes, des anthropologues, des travailleurs de la santé, des trans-humanistes, des chercheurs en IA... mais point de psychanalystes (YouTube ou Google en tapant FEB). En 2017, le colloque de quatre jours traitait ce thème : « Humain ou post-humain ». Les analystes pourraient-ils participer à ces débats ? Je pose la question, je n'ai pas la réponse.

Pour faire un premier pas, la question de l'inconscient pourrait être débattue avec les neurosciences car elle leur pose un problème. Où localiser l'inconscient dans le cerveau ? L'inconscient est-il une production du cerveau ? Les neurosciences modélisent, mais l'inconscient, comment le modéliser ?

J'en viens à mon dernier point, réglé sur le retour à Lacan, dans la mesure où son enseignement à partir d'*Encore* nous donne des outils et surtout débouche sur une définition de l'inconscient qui diffère de l'inconscient langage, et qui me paraît adéquate pour affronter la clinique d'aujourd'hui, qui est une clinique des sujets connectés, connectés à leurs gadgets mais surtout à leur jouissance.

Je fais l'hypothèse, peut-être par trop optimiste, qu'au-delà de s'informer, les psychanalystes pourraient soutenir les questions telles qu'elles se posent dans notre actualité : la question de la béance du sujet et celle de l'humain, du trait d'humanité, celle de l'éthique, de l'inconscient réel et de la lettre face à la profusion de connexions et autres augmentations.

Lacan, incontestablement, avait cette intelligence psychanalytique. L'intelligence, c'est son étymologie, permet de lire entre les lignes. C'est la tâche quotidienne des analystes. D'autre part la cure individuelle n'a de portée qu'à produire un effet sur le lien social. Pour Freud et pour Lacan, cette préoccupation est constante, Freud parlait quelque part de l'achèvement de l'analyse dans le collectif. Quant à Lacan, il est allé jusqu'à évoquer l'inutilité de la sortie du discours capitaliste si ce n'est que pour quelques-uns. Ensuite je crois que la psychanalyse en extension donne la possibilité de diffuser le discours analytique, d'en soutenir la spécificité et le débat avec les autres champs du savoir.

Nombre d'entre nous ne sont pas des novices dans la lecture de Lacan, mais il faut encore une fois lui reconnaître ce trait de génie : avoir anticipé il y a quarante ans le point auquel nous sommes confrontés aujourd'hui, à savoir la place que prend la machine dans la vie des *parlêtres*, au point de mettre en péril demain l'humain dans l'homme. L'enjeu est énorme de ce qu'il y a lieu de faire pour résister et se protéger face à « l'en-pire siliciumé » qui se profile. L'intelligence psychanalytique de Lacan réside dans l'extraordinaire capacité d'anticipation dont il a fait preuve : capacité de prédire.

Je note que Yann Le Cun, un Français, tête pensante de Facebook, affirme clairement, rejoint en cela par Jacques Attali, que le principal problème que l'IA rencontre dans son développement, c'est qu'elle ne sait pas prédire et que c'est en cela que l'humain garde l'avantage sur la machine. Prédire est une qualité réservée au cerveau humain.

Ce que je veux souligner, c'est mon hypothèse, c'est que la *vista* de Lacan – qui contrairement à nous ne disposait pas des transformations qui se sont produites ces vingt dernières années – lui a permis d'anticiper à partir du développement de sa doctrine de l'inconscient et des conséquences qu'il en a tirées, essentiellement autour de deux basculements : la mise en

place des jouissances et l'inconscient comme écriture, mais écriture spéciale puisqu'il s'agit de l'écriture du nœud qui a marqué le passage de l'inconscient langage à l'inconscient réel, l'inconscient qui s'écrit. La clinique s'est déplacée du fantasme vers le symptôme.

Nous sommes dans la phase transitoire du processus, nous recevons des sujets connectés mais qui ne sont pas pour autant exempts de difficultés dans le lien social, avec leurs partenaires, de symptômes sexuels. Il n'empêche que la place qu'ont prise les écrans ne facilite ni la parole, ni la mise en question de leurs jouissances. Le problème sera tout autre si ces sujets deviennent des sujets augmentés, sans parler de cerveau fusionné à l'ordinateur.

Au terme de cette réflexion que j'aimerais partager, subsiste une question que je me et vous pose : les analystes seront-ils capables de faire preuve de cette intelligence psychanalytique dont Lacan a montré la voie ? Serons-nous capables, à partir de la clinique et des avancées théoriques, de prédire, d'anticiper les problèmes à venir ? Il me semble que se dessine là une perspective nécessaire pour répondre aux sujets connectés qui, sous peu, seront à l'égal des acteurs du film *Her* dans l'impossibilité de se penser déconnectés. Le film montre très bien que, lorsque la déconnexion se produit entre les deux connectés, elle déclenche panique, angoisse et dépersonnalisation. Songez aux adolescents et peut-être pas seulement les adolescents d'aujourd'hui qui ne peuvent imaginer une déconnexion inopinée. Le smartphone est devenu un prolongement du corps, le partenaire. Ils sont nés avec, sont captés par les écrans dès l'enfance, les objets font partie de leur monde, font leur monde. Ils ne s'imaginent pas sans. (Il est vrai que nous ne nous passerions sans doute pas du téléphone, ni d'Internet d'ailleurs.)

La prédominance de la jouissance dans les difficultés que nous rencontrons, spécialement pour terminer les cures, peut nous orienter dans nos élaborations sur le changement de régime de la jouissance qu'une analyse peut obtenir. Pour autant, au milieu de tous ces « bio » auxquels nous avons affaire, nous n'allons pas sombrer dans « l'analyse bio » mais préférer l'approfondissement permanent de l'inconscient et du travail à partir de l'inconscient, soit les fondements de la pratique, dans le fil de Lacan. Au fond c'est déplier la réponse à la question que posait Lacan quant au devenir de la pulsion, manière d'accentuer la constance d'anticipation avec laquelle il avait aperçu, à partir d'une théorie de la fin qui portait sur le fantasme, ce à quoi la mise au point de RSI allait le mener. Et c'est devant cette question que nous sommes : saurons-nous prédire et donc avancer sur la voie ouverte par Lacan, car, me semble-t-il, il ne sera pas suffisant de

répéter Lacan, même si la formule qui fait le titre de ce séminaire peut se soutenir du début à la toute fin de l'enseignement qui culmine avec le « poème qui s'écrit » : l'analyste écrit, l'écriture est son dire. De toute façon, pour prédire, il faut d'abord dire !

*Mots-clés : intelligence artificielle, GAFa, transhumanisme, prédire, écriture.*

---

\* ↑ Intervention au séminaire EPFCL « L'inconscient c'est la politique », à Paris le 25 janvier 2018.

1. ↑ J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 321.

2. ↑ *Ibid.*, p. 321.

3. ↑ J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient », dans *Écrits, op. cit.*, p. 524.

4. ↑ *Ibid.*

5. ↑ *Ibid.*, p. 527.

6. ↑ *Ibid.*, p. 502.

7. ↑ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 257.

8. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, coll. « Champ freudien », 1991, p. 184.

9. ↑ J. Lacan, « La troisième », conférence prononcée lors du 7<sup>e</sup> Congrès de l'École freudienne de Paris à Rome, le 1<sup>er</sup> novembre 1974, inédit.

10. ↑ Google, Apple, Facebook, Amazon.

11. ↑ Nanotechnologies, biotechnologies, informatique, sciences cognitives.

12. ↑ La notion de Big Data est un concept s'étant popularisé dès 2012 pour traduire le fait que les entreprises sont confrontées à des volumes de données (data) à traiter de plus en plus considérables et présentant de forts enjeux commerciaux et marketing.

13. ↑ Baidu, Alibaba, Tencent, Huawei et Xiaomi, les géants du web chinois.

14. ↑ Le *deep-learning* est une technique d'apprentissage permettant à un programme, par exemple, de reconnaître le contenu d'une image ou de comprendre le langage parlé. Avant, il fallait le faire à la main, expliquer à l'outil comment transformer une image afin de la classifier. Avec le *deep-learning*, la machine apprend à le faire elle-même.

15. ↑ « CRISPR-Cas9 » : enzyme spécialisée pour couper l'ADN avec deux zones de coupe actives, une pour chaque brin de la double hélice ; véritable couteau suisse qui révolutionne la génétique, c'est un outil qui peut corriger des gènes défectueux chez l'embryon humain.

# SÉMINAIRE CHAMP LACANIEN À PARIS

---

*La voie éthique de la psychanalyse*

Anne Meunier

## Éthique du bien et nouvelle éthique \*

Alors que dans le rêve le jugement serait très faible et qu'il y règne l'indifférence morale <sup>1</sup>, dès l'entrée dans la cure est présente « l'expérience morale ». L'analysant s'interroge sur ce qu'il veut et sur son rapport à sa propre action, en fonction de son idéal de conduite. Cela va au-delà d'un sentiment d'obligation imposé par une loi articulée, au-delà d'un commandement. Il s'agit dans ce jugement d'une dimension éthique concernant le désir, « phénomène nodal <sup>2</sup> » de l'être humain. « Cette question, il se la pose précisément à l'endroit des impératifs souvent étranges, paradoxaux, cruels qui lui sont proposés par son expérience morbide [...] doit-il ou ne doit-il pas se soumettre à l'impératif du surmoi [...] son vrai devoir [...] n'est-il pas d'aller contre cet impératif <sup>3</sup> ? »

Cette question du devoir a une « portée universelle et c'est pour cela qu'il y a des éthiques, qu'il y a une réflexion éthique <sup>4</sup> ». Et nous verrons le sort fait par Freud à la pensée du philosophe et du religieux selon laquelle l'homme, aspirant au bonheur, en son acte tendrait vers son bien <sup>5</sup> : malaise dans la culture, malaise du désir, avenir d'une illusion, fiction tendant à faire exister l'Autre. Alors qu'avec l'analyse nous sommes loin de formuler une quelconque « discipline du bonheur <sup>6</sup> », d'autant qu'une part de la détresse humaine est irréductible. Elle demeure avec l'inexistence de la garantie de l'Autre, autre façon de dire « la nostalgie du père et des dieux <sup>7</sup> ».

« Nous baignons dans les problèmes moraux <sup>8</sup> », disait Lacan en 1960. Bientôt soixante-dix ans après, quel savoir élaborer pour ne pas être noyés sous les étiquettes « éthique », mises à toutes les sauces puisqu'on parle même du code éthique des machines ? Les nouveaux sages, scientifiques et experts des comités (dont des psychanalystes ?), ne cessent tous les sept ans d'être consultés sur les principes à maintenir concernant le réel de la vie, de la reproduction, de la mort, dont une nouvelle forme d'altruisme, d'oblativité (don ou commerce ?), la grossesse pour autrui, dite « GPA éthique ». Quelles réponses aux impasses de l'irruption du réel dont la science élargit le champ ? Quelle voix en ce monde serait celle que notre

temps nécessite ? Ou plus modestement quelle morale tirer d'une pratique dans le champ de la protection de l'enfance qui suppose le psychanalyste et ce sans prêcher de beaux principes ?

### La morale de la tradition antique : le Souverain Bien

Les hommes depuis toujours essaient d'éluder ce qu'il y a derrière la question du bien. Les philosophies ont médité et imaginé un bien naturel, une harmonie que nous trouverions sur notre chemin vers le désir. La pensée moraliste « depuis que le terme d'éthique a pris un sens, comme réflexions de l'homme sur sa condition et calcul de ses propres voies, s'est faite en fonction de l'index du plaisir <sup>9</sup> ». Mais du fait des difficultés de l'expérience, Aristote aussi bien que la pensée chrétienne discernent les faux des vrais biens que le plaisir indique.

La recherche du plaisir présuppose une satisfaction possible, atteignable, causée par un manque. Lacan dans son *Discours aux catholiques* signalait les trois niveaux de la morale antique, « celui du souverain bien, celui de l'honnête, celui de l'utile <sup>10</sup> ». Aussi, afin de mieux apprécier l'originalité de la position freudienne, faisons un petit tour du côté d'Aristote et de la pensée chrétienne.

« Le bien c'est la visée de tout <sup>11</sup> ». Le Souverain Bien, le bonheur, tout homme y aspire : plaisir, honneur, richesse. Le plaisir est une des propriétés de l'âme, et le bonheur est à la fois la chose la meilleure, la plus plaisante et la plus belle. Il dépend de nous comme le vice et la vertu. Et Aristote note que personne n'est heureux contre son gré, alors qu'à la méchanceté, il faut consentir car nous sommes auteurs de nos actions comme nous le sommes de nos enfants <sup>12</sup>.

Ce bonheur, « la vie parfaite en quelque sorte et l'action réussie <sup>13</sup> », est le bien le plus estimable, le plus haut, chaque être le désire, c'est une cause finale. Il se confond avec celui de la cité, le bien ultime vise la politique. Mais ce qui nous retiendra, c'est qu'il n'y a pas un bien pour tous : « Le bien ne peut être une quelconque réalité commune, universelle, et une <sup>14</sup> », il est au cas par cas, comme nous disons, et « il ne répond pas à une seule forme idéale <sup>15</sup> ».

Le bien de l'homme consisterait dans une activité de l'âme en accord avec la vertu, c'est-à-dire selon l'excellence propre de l'homme, le vice constituant alors une sorte d'impuissance de l'âme.

Il faut donc examiner la nature de cette « excellence de l'âme ». La vertu intellectuelle naît et croît par l'enseignement, elle a besoin d'expérience et de temps. La vertu morale, fruit de l'habitude, concerne les biens

de l'âme, « affections et actions. Or, dans ce domaine, il y a excès, défaut et milieu <sup>16</sup> ». Si la vertu morale est un genre de moyenne, « le bien relève du fini <sup>17</sup> » et le mal de l'infini. Est-ce l'infini de la pulsion de mort, de la jouissance, du déchaînement des pulsions ?

Il existe deux catégories de vertus : les vertus intellectuelles (la sagesse, la prudence, l'intelligence) et les vertus morales (la douceur, la modération). Toutes les vertus morales et de caractères sont sous l'égide de la raison droite, synonyme de sagacité qui va de pair avec la justice. Bien agir sera entre excès et défaut. L'acte juste et sagace n'est pas celui d'un homme obéissant à la loi par conformisme, mais celui délibéré d'un qui ne s'appuie ni sur la loi ni sur l'opinion vraie, mais sur le sens de la justice : il l'a en lui-même. Ce serait l'acte d'Antigone et son désir pur : ensevelir Polynice serait conforme à la nature, l'inhumer serait juste. L'homme vertueux n'est pas tenu pour quitte de sa liberté et de la responsabilité de son choix.

En tant que « formulation d'une discipline du bonheur », Lacan dira que « la solution aristotélécienne n'est pas pour nous [...] rien de semblable dans l'analyse <sup>18</sup> ». Et le 19 mars 4197, il y reviendra : « C'est vrai que le Bien ne peut être dit que souverain [...] C'est un dit Imaginaire [...]. La vérité démange [...]. Dites n'importe quoi, ça touchera toujours au vrai. [...] Voilà le principe du discours analytique <sup>19</sup>. » Mais pour autant la psychanalyse ne prône pas une vie sexuelle débridée, de débauche, elle n'est pas « ennemie de la civilisation <sup>20</sup> », à bannir comme danger public. Elle ne vise ni le bien ni le mal mais plutôt un repérage par rapport au réel, le réel sexuel, le pire.

### Pensée chrétienne et loi naturelle

Selon la théologie, « le concept de loi naturelle suppose l'idée que la nature est porteuse pour l'homme d'un message éthique et constitue une norme morale implicite qu'actualise la raison humaine. [...] une harmonie existerait entre Dieu, l'homme et la nature [...] référence commune des êtres au principe divin fondateur, un Logos et pour le christianisme, un Logos personnel, transcendant et créateur <sup>21</sup> ». C'est la prise de l'homme dans le logos que reprend Lacan avec son effet aliénant.

Ce bien naturel a été à nouveau l'objet d'études, pour la Commission théologique internationale, en quête d'« une éthique mondiale » à la validité universelle et globale, qui prendrait en compte toutes les grandes traditions religieuses et philosophiques. Il en est rendu compte dans *À la recherche d'une éthique universelle, nouveau regard sur la loi naturelle*.

La loi éternelle, raison divine ou volonté de Dieu, ordonne de conserver l'ordre naturel et interdit de le troubler. Pour les Pères de l'Église, suivre

la nature et la raison, c'est suivre nos devoirs moraux, le Verbe de Dieu. « De Dieu sont la loi de la nature et la loi de la révélation qui ne font qu'un <sup>22</sup>. » Pour saint Paul <sup>23</sup>, la loi morale non écrite, inscrite dans les cœurs, permettrait de discerner par soi-même le bien et le mal. Pourtant elle ne suffit pas à mener une vie juste : « Je me complais dans la loi de Dieu du point de vue de l'homme intérieur ; mais j'aperçois une autre loi dans mes membres qui lutte contre la loi de ma raison et m'enchaîne à la loi du péché qui est dans mes membres <sup>24</sup>. » De là les problèmes que rencontre « la morale de l'intention droite <sup>25</sup> » selon l'expression de Lacan, en référence à la loi naturelle de saint Thomas d'Aquin. C'est un appel intérieur à accomplir le bien et éviter le mal, un bien moral, au-delà de l'utile, qui mène à la réalisation de la personne humaine. Il s'agit d'accueillir la loi de son propre être, de découvrir « la droite règle de l'agir <sup>26</sup> ».

Freud, à propos de cette morale, consistant en « la frustration d'une jouissance, posée en loi apparemment avide <sup>27</sup> », a fait le poids correctement. Il a démontré que le plaisir n'est pas le souverain bien, que le bien n'existe pas, c'est le désir, nouvel objet qui répond à l'intention vraie du discours inconscient. Il est aux antipodes du désir-intention, expliquait Lacan aux catholiques belges en 1960. L'inconscient est de la nature d'un discours, et la morale est le rapport du sujet à l'être dans une tradition d'une condition qui dans le discours fonde le sujet. Alors comment « se conduire correctement vis-à-vis de cet extrême de l'intime, qui est en même temps internité exclue <sup>28</sup> » ? Et qu'en est-il du désir de l'analyste qui opérerait d'une manière correcte ?

### Jugement dernier

Si notre vie sert un dessein supérieur, si une bienveillante Providence arrange tout pour notre bien et le perfectionnement de notre être, nous serons récompensés ou châtiés dans une existence future, par « cet œil universel posé sur toutes nos actions <sup>29</sup> ». C'est l'idéal du moi quand il prend la forme du Dieu Tout-Puissant, « figure d'un père grandiosement magnifié <sup>30</sup> ». Et notre âme, séparée de notre corps bien à contrecœur, précise Freud, sera exaltée <sup>31</sup>.

Ces « contes de fées de la religion <sup>32</sup> », illusions, « déformations chimeriques de la réalité <sup>33</sup> », assignent un but à la vie, maintiennent les sociétés humaines. Exemptée de toute obligation de suivre les lois qui civilisent, l'humanité risque le chaos. Par quoi peut-on être empêché de tuer son prochain s'il n'y a pas de vengeance, pas de justice divine ? Par la force temporelle ? Et Freud propose de réviser de fond en comble les rapports de

la religion à la civilisation. Car grand sera notre besoin de consolation, étant donné que « la science froide » même si elle progresse ne suffira pas aux hommes<sup>34</sup>. La religion n'y est pas parvenue, la psychanalyse y parviendrait-elle ?

Freud l'espérait : « En retirant de l'au-delà ses espérances ou en concentrant sur la vie terrestre toutes ses énergies libérées, l'homme parviendra sans doute à rendre la vie supportable à tous et la civilisation n'écrasera plus personne<sup>35</sup>. » Le masque est tombé, la science ayant révélé qu'il n'y a pas d'accord entre nos intuitions et le monde, pas de « co-naturalité » par quoi s'ouvrirait à nous « l'amitié des apparences ». « La terre et le ciel sont vides de Dieu<sup>36</sup>. » Et comme le poète, confrère en incrédulité : « Nous abandonnons le ciel aux anges et aux moineaux<sup>37</sup>. » Se pose alors la question de ce que nous allons y faire apparaître. La satisfaction du désir était reliée dans la tradition à une organisation divine, mais nous n'abordons plus « ces éléments de structure sous l'angle du mystère<sup>38</sup> », si ce n'est celui du mystère du corps parlant.

Le sujet peut contempler avec « étonnement et respect », selon Kant, « la route étoilée au-dessus de lui, et la loi morale au-dedans<sup>39</sup> », dans notre cœur. La loi morale, « que dois-je faire ? », au-dedans, « voix de la conscience », c'est le surmoi, impératif intime, propre à chacun, et il est plus féroce que la figure historique du Dieu.

L'analysant se pose la question. Sur quoi peut-il se juger ? Serait-ce par rapport à la règle d'or de la Loi et les Prophètes, « Ne fais à personne ce que tu n'aimerais pas subir » ? Par rapport à la règle évangélique, « Aimez votre prochain c'est la loi du Seigneur, le juste et le vilain, aimez-les d'un seul cœur<sup>40</sup> » comme vous vous aimez vous-même ? Ou bien serait-ce par rapport à la règle du bien-dire de l'éthique analytique ? Celle qui produit ce savoir de l'inconscient, « notre seul lot de savoir », court mais toujours noué parfaitement, ainsi que le disait Lacan dans la première leçon du séminaire *Les non-dupes errent*.

Pour les théologiens, nous comparaitrons tous au tribunal du Christ et nous obtiendrons selon nos mérites gloire ou châtement<sup>41</sup>. Au Fils a été remise par le Père l'autorité judiciaire. Le Père juge les hommes, par le Fils comme raison du jugement et dans l'Esprit.

Qui dit jugement dit Jugement dernier, largement illustré sur le tympan des églises, mais il est précédé du jugement particulier qui l'anticipe. Le jugement eschatologique prend deux formes car il y a deux temps. Le jour du jugement, c'est le jour où chacun sort de son corps, rend l'âme, le dernier souffle. Dans un second temps, à la fin des temps et pour tous, ce

qui aura été jugé quant à l'âme sera jugé quant au corps <sup>42</sup>. Le jugement particulier s'accomplit pour chacun dans sa mort. La conscience, voix par laquelle la loi morale naturelle est connue, au moment de la mort, serait dégagée de toutes ses ignorances. Ce serait un ultime jugement intérieur sous l'action illuminatrice de Dieu, cause efficiente du jugement. Ce n'est donc pas un auto-jugement comme celui qui préside aux choix faits dans la vie en notre âme et conscience. L'homme y est considéré dans ce qu'il est devenu, ce qui est advenu de lui, en tant que personne. Il est jugé sur sa valeur morale subjective, selon ce qu'il a fait dans sa vie corporelle, il est jugé sur l'amour. Alors que le Jugement dernier porte sur la collectivité, l'humanité entière dont chaque homme a fait partie et sur l'histoire parvenue à son terme.

Lacan signale que le désir est bien inscrit dans les dogmes religieux. Il n'y a d'accès juste au désir dit normal sans qu'intervienne l'expérience d'une triade subjective, trinitaire, à laquelle nous avons toujours affaire <sup>43</sup>. Et il se permet de faire état de « cette formidable création d'humour noir que la religion chrétienne a promue sous le nom de Jugement dernier [...] ». Ce jour du Jugement dernier, ce que nous pourrions dire sur ce que, dans notre existence unique, nous aurons fait dans la voie de réaliser notre désir, ne pèsera-t-il pas aussi lourd que ce que nous aurons fait dans la voie [...] de faire ce qu'on appelle le bien <sup>44</sup> ? »

### L'analyse, un jugement ?

Avec l'au-delà du principe de plaisir, Freud, à partir du réel de la pulsion de mort, a donc repensé le problème du mal, radicalement modifié par l'absence de Dieu, déjà là et supposé savoir. L'usage du bien nous tient à distance de notre jouissance, nous mollissons en effet dès le premier pas un peu sérieux vers notre jouissance, ce lieu de la Chose innommable. Lieu d'une « place béante d'où le rien nous interroge sur notre sexe et sur notre existence [...] place où nous avons à aimer le prochain comme nous-mêmes, parce qu'en lui cette place est la même <sup>45</sup> ». Mais le prochain est méchant, comme je le suis moi-même. Ce qui est le plus prochain est ce qui est au cœur de moi-même, « ce cœur en moi-même qui est celui de ma jouissance », et si je m'en approche va surgir cette agressivité insondable devant laquelle je fuis, que je retourne contre moi.

Il s'en déduit que pour Freud « nous avons catégoriquement refusé de considérer comme notre bien propre le patient qui requiert notre aide et se remet entre nos mains. Nous ne cherchons ni à édifier son sort, ni à lui inculquer nos idéaux, ni à le modeler à notre image avec l'orgueil d'un

Créateur <sup>46</sup> ». La psychanalyse n'a pas à se mettre « au service d'une conception philosophique particulière de l'univers qui obligerait le patient à s'élever moralement ». Ce « ne serait là qu'une sorte de tyrannie voilée par la noblesse du but à atteindre <sup>47</sup> ». La « stricte psychanalyse » doit être « dénuée de tout parti pris <sup>48</sup> ». Il s'agit que « le malade prenne lui-même ses décisions, trouve une nouvelle solution <sup>49</sup> ». Et Freud précise, en 1932 : « Bien entendu le ça ne connaît pas de jugement de valeur, pas de bien, ni de mal, pas de morale <sup>50</sup>. » C'est un « travail individuel de civilisation », marqué par l'appropriation de « nouveaux morceaux du ça <sup>51</sup> », un nouveau savoir. Et finalement, quelle que soit la voie prise, si le patient a su « s'élever vers la vérité de valeurs morales », il « se trouve à l'abri de tout danger d'immoralité et peut se permettre d'avoir une échelle quelque peu différente de celle en usage dans la société <sup>52</sup> ». Subversion ?

Lacan nous met à plusieurs reprises en garde contre « le mirage, toujours à notre portée, du bien de l'entraide ». Attention à ce que la « tricherie bénéfique du vouloir-le-bien-du-sujet » ne vienne pas contrecarrer notre désir qui doit être un « non-désir de guérir <sup>53</sup> ». L'analysant, parvenu à lâcher les illusions, symptômes, angoisses et jouissances qui le retenaient sur le chemin où il doit articuler son désir, aura rompu avec le souverain bien. Il devra s'y retrouver avec cette question du bien et du mal, en sachant un peu plus sur ce qu'il veut. Cette radicale conversion éthique relève de la responsabilité de l'analyste qui a vécu lui-même cette conversion dans l'économie de son désir, d'où « l'exigence de l'apathie analytique <sup>54</sup> », dans la mesure où il est possédé d'un désir plus fort que d'embrasser son patient ou de le faire passer par la fenêtre.

Lacan <sup>55</sup> voudrait laisser dormir l'imaginaire sur le point des éthiques précédentes et rompre avec l'éthique du Bien, les moralistes qui endorment le désir de l'homme selon Freud, mais pas avec l'idée du jugement. Même si l'analyste « a hautement conscience qu'il ne peut pas savoir ce qu'il fait en psychanalyse » et si pour une part son action lui reste à lui-même voilée, il faut et c'est « un minimum d'exigence », « qu'il paie d'un jugement concernant son action [...] l'analyse est un jugement <sup>56</sup> » insistait-il le 22 juin 1960.

### « Nous baignons dans les problèmes moraux »

Nous avons vu que philosophies et religions donnent un sens à la vie et permettent parfois de moins pâtir de ce qui ne va pas, de ne pas ou moins percevoir ce qui fait l'immonde du monde. La religion n'apaise pas ou plus l'analysant/analysé, analyste ou non-analyste qui s'occupe du réel, de ce qui ne marche pas. Le bien-dire n'apportera pas le bonheur, mais un vivre

avec l'impossible du bien dire sur le sexe, avec le non-rapport sexuel, avec les occurrences de la castration, avec l'absence de la garantie de l'Autre, dont Dieu est un des noms. Chacun, à partir de ce qu'il aura approché dans l'analyse, aura à réinventer son rapport à la psychanalyse. Car dans la pratique, pas de code, de protocole, de déontologie, de consigne, encore moins de mot d'ordre. De quelle manière alors se tenir dans l'ordre des choses, face au réel du désir, pour « l'analyste, borne ou soliveau d'un savoir impossible à soutenir <sup>57</sup> » ?

Comment alors trouver une cohérence dans notre réflexion et notre position vis-à-vis des bouleversements qu'apporte la science et les interrogations concernant les questions de société et de normes qui en découlent ? Car nous baignons plus que jamais dans les problèmes moraux. Et les psychanalystes sont encore parfois appelés à la rescousse.

C'est dans le domaine de l'adoption que je me suis coltinée la question du potentiel bon parent, en couple ou célibataire, et les questions du bien-fondé des décisions à prendre par tous les responsables administratifs, sociaux et bénévoles d'associations. Où l'on voit comme il est de la nature du bien d'être altruiste.

Entre droit et désir, entre bonnes raisons et fantasmes, entre amour et intérêt, entre l'enfant supposé sans famille et adultes avec ou sans progéniture, la psychologue était supposée savoir ce qui serait bel et bon pour les uns ou les autres. Aucune prédiction possible et plus souvent la question serait : quel est le moins pire ? Quel type de collaboration proposer quand le droit ou la science prennent la place du désir ? Si ce n'est se risquer à inciter les intéressés à laisser tous ces discours de bienfaisance, à rompre avec tous ces imaginaires si prégnants dans ce domaine ; à amener ces hommes et ces femmes à un repérage de leur position subjective, à quelque chose d'un dire bien ; à confronter le sujet à son propre dire dans l'idée que cela pourrait avoir pour lui l'effet d'un dire éclairant. Et ensuite, loin de l'apathie stoïcienne, quitte à faire erreur, dans le « jugement » final se prononcer : « bon pour l'adoption », en misant sur le fait que l'autorisation de poursuivre le projet, c'est le sujet qui se la donnera ou pas.

Aujourd'hui, la science propose la grossesse pour autrui, GPA, qualifiée d'éthique. Mais n'y aurait-il pas d'emblée un doute sur sa moralité puisqu'il faut aussitôt la qualifier d'« éthique », c'est-à-dire conforme à la déclaration des Droits de l'homme qui sert de référence et de norme. La GPA est défendue, en particulier par Élisabeth Badinter, puisque, selon elle, l'instinct maternel n'existe pas.

L'exemple, le bon exemple, serait donné par la législation anglaise. Elle prévoit que la grossesse-procédure, la couvade, la mère pondeuse, celle qui aura réalisé la promesse de l'Annonciation dans le réel, qui aura attendu un enfant hors sexe, et les parents d'intention soient « encadrés » par des juristes et des psychologues. Et voilà du nouveau grain à moudre.

Quelles limites entre le digne et l'indigne, le permis, le défendu, le bon, le mal, pour ce quatuor ? Selon les philosophies, les utilitaristes suivront le critère de la souffrance, les cartésiens celui de l'intelligence, les kantien celui de la liberté ; selon les religions, cette forme extensive et scientiste de l'altruisme sera acceptée ou pas, le fœtus sera une personne à partir de telle ou telle date ; selon les interprétations, le droit sera plus ou moins flexible concernant la dissociation du vivant humain, et la non-commercialisation du corps humain.

Selon Catherine Labrusse-Riou, dans la *GPA* le droit américain fait passer l'être humain de la catégorie de personne à celle des biens. Or pour la Cour de cassation, ces contrats sont nuls, contraires à l'ordre public et aux bonnes mœurs, car ni la mère ni l'enfant ne sont des choses, objets de contrat. « Là où nombre de scientifiques ne voient que des évolutions, le juriste observe des mutations éthiques redoutables. Car cette maîtrise n'est pas seulement le privilège des scientifiques qui n'en demandent pas tant ; elle est aussi le fait du sujet lui-même prétendant jouir sans autres bornes que celles qu'il se donne de tous les produits ou services des biotechnologies ; il prétend maîtriser son sexe (trans-sexualisme), celui de sa progéniture, sa mort (revendication de légalisation de l'euthanasie), sa descendance (procréations artificielles)<sup>58</sup>. »

Sans doute revient-il aux citoyens de délibérer avec sagesse, avec la prudence, chère à Aristote. C'est une nouvelle raison d'adhérer aux propos de Lacan sur France Culture, en juillet 1973 : « Le discours de la science a des conséquences irrespirables pour ce qu'on appelle l'humanité. L'analyse c'est le poumon artificiel grâce à quoi on essaye d'assurer ce qu'il faut trouver de jouissance dans le parler pour que l'histoire continue [...] en fait c'est un pari, c'est aussi un défi, [pari que Lacan a soutenu]. [...] Ce qu'on appelle un fait de culture, c'est en somme un fait commercial [...]. »

Plus que jamais la question se pose de savoir si ce que nous désirons se confond avec ce qui est désirable. Et c'est cette interrogation que nous pouvons soutenir, au cas par cas, puisqu'il n'y a d'acte éthique que du singulier. Et que de notre position, sans garantie antécédente, nous ne pouvons que répondre seuls, avec quelques autres. Sachant que, nous, êtres parlants comme nous l'avons vu, aspirons au bien d'où nous nous enfonçons

toujours dans le pire... et que « du point de vue éthique c'est intenable notre profession, c'est bien d'ailleurs pour ça que j'en suis malade <sup>59</sup> ». Tous malades de la peste ?

*Mots-clés : Souverain Bien, Jugement dernier, jugement de l'analyste, éthique, GPA.*

---

\*↑ Intervention au séminaire Champ lacanien « La voie éthique de la psychanalyse », à Paris le 1<sup>er</sup> février 2018.

- 1.↑ S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1980, p. 65.
- 2.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 210.
- 3.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 16.
- 4.↑ *Ibid.*
- 5.↑ J. Lacan, « Compte-rendu avec interpolations du Séminaire de *L'Éthique* », début des années 1960, *Ornicar ?*, n° 28, Paris, Navarin, printemps 1984, p. 7-18.
- 6.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse, op. cit.*, p. 339.
- 7.↑ S. Freud, *L'Avenir d'une illusion*, Paris, PUF, 1989, p. 25.
- 8.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse, op. cit.*, p. 10.
- 9.↑ *Ibid.*, p. 261.
- 10.↑ J. Lacan, *Discours aux catholiques*, Paris, Seuil, 2005, p. 41.
- 11.↑ Aristote, *Éthique à Nicomaque*, Paris, GF Flammarion, 2004, p. 47.
- 12.↑ *Ibid.*, p. 153.
- 13.↑ *Ibid.*, p. 75.
- 14.↑ *Ibid.*, p. 60.
- 15.↑ *Ibid.*, p. 64.
- 16.↑ *Ibid.*, p. 115.
- 17.↑ *Ibid.*
- 18.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse, op. cit.*, p. 339.
- 19.↑ J. Lacan, *Les non-dupent errent*, séminaire inédit, leçon du 19 mars 1974.
- 20.↑ S. Freud, « Résistances à la psychanalyse », dans *Résultats, idées, problèmes*, tome II, Paris, PUF, 1995, p. 132.

21.  À la recherche d'une éthique universelle, nouveau regard sur la loi naturelle, Cahier des Bernardins, Commission théologique internationale, 2011, p. 75.
22.  Clément d'Alexandrie, *ibid.*, p. 37.
23.  Saint Paul, Épître aux Romains, 2, 14-15.
24.  Saint Paul, Épître aux Romains, 7, 22-23.
25.  J. Lacan, *Discours aux catholiques*, *op. cit.*, p. 26.
26.  À la recherche d'une éthique universelle, nouveau regard sur la loi naturelle, *op. cit.*, p. 51-55.
27.  *Ibid.*, p. 32.
28.  J. Lacan, *Discours aux catholiques*, *op. cit.*, p. 27.
29.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 357.
30.  S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1983, p. 17.
31.  S. Freud, *L'Avenir d'une illusion*, *op. cit.*, p. 26.
32.  *Ibid.*, p. 41.
33.  S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, *op. cit.*, p. 27.
34.  S. Freud, *L'Avenir d'une illusion*, *op. cit.*, p. 51.
35.  *Ibid.*, p. 71.
36.  J. Lacan, *Discours aux catholiques*, *op. cit.*, p. 49.
37.  Citation de Heine, *Deutschland*, chap. 1, par S. Freud, *L'Avenir d'une illusion*, *op. cit.*, p. 71.
38.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, Paris, Seuil, 1991, p. 485.
39.  J. Lacan, « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 683.
40.  Chanson de la Salutiste, extrait d'*Un otage* de Brendan Behan, musique de Georges Delerue, mise en scène de Georges Wilson. Chansons de théâtre, Marc et André.
41.  P.-M. Margelidon, *Les Fins dernières*, Paris, Lethielleux, 2016, note 7, p. 90. Le mérite est comme un droit particulier créé par l'action libre qui appelle une récompense ou une peine. Le mérite est un effet de la grâce opérante du Saint-Esprit. Elle fait appel à la justice distributive de Dieu.
42.  *Ibid.*, p. 90.
43.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, *op. cit.*, p. 485.
44.  *Ibid.*, p. 487.
45.  J. Lacan, *Discours aux catholiques*, *op. cit.*, p. 61.
46.  S. Freud, « Les voies nouvelles de la thérapeutique », dans *La Technique analytique*, 1919, Paris, PUF, 1989, p. 138.
47.  *Ibid.*, p. 138.
48.  *Ibid.*, p. 141.
49.  S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1962, p. 410.
50.  S. Freud, Conférence XXXI, « La décomposition de la personnalité psychique », dans *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Folio Gallimard, 1989, p. 103.

51. [↑](#) *Ibid.*, p. 110.
52. [↑](#) S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 411.
53. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 258.
54. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 2001, p. 220.
55. [↑](#) J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, séminaire inédit, leçon du 5 mai 1965.
56. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 337.
57. [↑](#) J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 19 mars 1974.
58. [↑](#) C. Labrusse-Riou, « La maîtrise du vivant : matière à penser », *Pouvoirs*, n° 56, *Bio-éthique*, Paris, PUF, 1991, p. 87-107.
59. [↑](#) Intervention de J. Lacan à Bruxelles, le 26 février 1977, publiée dans *Quarto*, n° 2, 1981.

## Martine Menès

### Le privé est politique \*

Nous sommes, écrit Freud, responsables jusqu'au contenu de nos rêves. Depuis, la psychanalyse, qui ne prescrit aucun modèle de la morale ordinaire, conduit celui qui se prête à l'acte de dire à passer de la plainte qui fait consister l'Autre à la responsabilité qui reconnaît la dimension de jouissance nouée à son existence. Cependant ce trajet éthique est-il possible hors analyse ? Le discours analytique dans son extension est-il suffisamment porteur de son éthique, celle qui conduit le sujet dans la cure à considérer ses actes pour prendre la mesure de distance quant à son désir, en tout cas quant à ce qu'il peut en savoir compte tenu de l'étendue de l'impensable, pour la soutenir hors cure ?

Responsable de sa position subjective, chacun l'est dès qu'il y a sujet, quels que soient les choix qu'il opère, conformément ou non aux valeurs de sa communauté. Mais être responsable en fonction de l'éthique de la psychanalyse, qui conduit à s'accepter dans sa division avec ce qu'il y a de plus autre en soi, de plus étrangement énigmatique (la jouissance, un nom du réel<sup>1</sup> ?), c'est une autre affaire. Que peut-on en savoir hors analyse, voire hors témoignage de passe ?

Qui plus est, le sujet du discours analytique qui a été défini par Lacan n'est ni le moi, ni le je, ni le sujet de la conscience ou du droit. Il ne s'appréhende que dans les effets des paroles adressées dans le transfert à un psychanalyste, il est supposé.

#### Une culpabilité sans sujet

« Je suis coupable mais pas responsable » déclare ce patient. Jusque-là, il est freudien. Déploiement des affects ambivalents envers une mère un peu trop séductrice selon son goût, de la gêne liée à une complicité intéressée envers les prétendants qui s'affairent autour d'elle et l'utilisent lui comme messenger plus ou moins informé de la part qu'il prend à ce jeu, d'une affection affectée envers un père un peu trop complaisant toujours selon son goût, il souffre de ce sentiment de culpabilité qui l'a mené vers

l'analyse, comme beaucoup d'autres. Coupable, forcément coupable, comme Freud l'a démontré pour tout un chacun, attribuant cet affect indésirable aux désirs précoces meurtriers et incestueux. Cette faute originaire aliène la satisfaction secrète du symptôme, sans doute ce que Freud reconnaissait dans les bénéfiques secondaires.

Il est d'ailleurs devenu quasi banal d'entendre l'éventuel futur analysant déclarer d'emblée sa culpabilité, le discours courant de la psychologie dite analytique ayant contribué à semer la confusion entre la responsabilité de jouissance du sujet et l'aléatoire de ce qui lui arrive dans la réalité. Alors les « je sais bien que j'y suis pour quelque chose », « ce n'est pas un hasard ce qui m'arrive » – ce qui d'ailleurs n'est pas sans contenir une vérité – viennent le plus souvent en déclaration pour se dédouaner et avancer masqué. Et ce qui est masqué derrière ces déclarations autoaccusatrices, ce pourrait tout aussi bien être le fantasme de maîtriser le réel, de ne rien vouloir en savoir.

Devenir un peu plus lacanien, pour mon patient – au sens de passer à un dire qui endosse son acte – ce serait, en acceptant la castration, adhérer aux modalités propres de sa « malédiction consentie », c'est-à-dire en fin de fin au non-rapport sexuel. À cet endroit Lacan convoque la responsabilité qu'il dit sexuelle<sup>2</sup>, certes à propos de l'acte de l'analyste, mais qui peut s'attribuer à tout un chacun dès lors qu'il a rapport à la castration.

Il m'intéresse ici, dans ce séminaire nommé Champ lacanien, d'interroger la légitimité d'étendre la question de la responsabilité subjective, sexuelle donc, à l'ensemble des gestes, au sens théâtral, soit aussi dans la tragédie, de la vie quotidienne. En effet, l'extension de Lacan à la théorie psychanalytique est – entre autres – dans le fait de considérer la dimension de jouissance dans tous les actes de la vie. Pour ce, je m'appuie sur une déclaration de l'argument : l'hypothèse de l'inconscient est pour tous. Et pour tous, l'inconscient, inconscient corps et inconscient signifiant, travaille à temps plein. Alors est-il possible pour chacun de faire des choix de vie orientés par l'éthique de la psychanalyse ?

L'hypothèse de ce pari m'est venue lors d'une récente soirée du séminaire École à partir de cette affirmation de Lacan : « L'inconscient c'est la politique », grâce sans doute à la proximité des thèmes des séminaires (que Sol Aparicio a également évoquée à la dernière séance du séminaire Champ lacanien en y ajoutant même le thème des collèges cliniques, « La clinique des différences sexuelles »). En effet, ils se rangent tous deux sur l'axe de l'éthique de la psychanalyse. Il y aurait donc une proximité entre la responsabilité de sa position subjective et l'inconscient politique. C'est ce

que soutenait cette déclaration des années 68 : « Le privé est politique », certes inspirée par l'analyse des déterminants socioculturels relevés d'abord par Bourdieu. Mais ce n'était pas sans la psychanalyse, lacanienne en l'occurrence.

L'idée était donc de subvertir ces déterminants « dans la maison des corps », pour reprendre la belle expression de Frédéric Pellion, pour réguler les rapports sociaux, et inversement de connecter l'engagement politique avec l'intimité familiale. Qu'est-ce que cela voudrait dire sinon que chacun est responsable de ses modes de jouissance et que « se faire une conduite <sup>3</sup> » ne s'arrête pas à la porte de sa demeure ?

L'utopie a fait long feu. Cette époque, avec ceux qui lui donnaient leur voix, était traversée par le discours analytique et je fais l'hypothèse qu'il y a un lien entre les deux énonciations : « l'inconscient c'est la politique » formulé par Lacan en mai 1967 et « le privé est politique » qui apparaît en Mai 68. D'ailleurs Lacan déclare dans la séance du 20 novembre 1968 du séminaire *D'un Autre à l'autre* : « Ces vérités qui s'étalèrent sur les murs [...] personne ne remarque qu'elles sont aussi dans mon discours <sup>4</sup>. »

Le mode d'existence de chacun, sa façon de vivre les liens intimes, autrement dit de faire avec son fantasme et sa jouissance, d'une manière qui ne soit trop gouvernée ni par la censure, ni par le refoulement, ont une dimension politique. L'étymologie de politique renvoie à *tekhné* : art, science, pratique de la *polis*, la cité ; le politique, c'est l'implication dans les affaires de la cité. Il s'agirait alors pour chacun de ne pas céder sur son éthique, qui se manifeste entre autres par le désir (mais quel désir, faut-il en avoir une idée car il ne s'agit pas d'un désir de fraises comme dans le rêve de la petite Anna mais de ce qui y pousse, le « plein » de fraises), non au sens de l'accomplir à tout prix – c'est au contraire totalement antinomique quant à l'éthique – mais au sens de pouvoir en répondre.

D'où la question répétée de ces années-là : « D'où tu parles ? », appel récurrent à une parole responsable.

### Une responsabilité sans culpabilité

Pour illustrer cette dialectique vie privée/pratique publique, un drôle d'exemple m'est venu ; je vous le livre.

Le 16 novembre 1980, soit quelques années après les Événements, comme l'on nomme les années 68, un des référents idéologiques du mouvement, Louis Althusser, étrangle sa compagne, Hélène Rytman. Cinq ans plus tard, il écrit une autobiographie où il mêle souvenirs d'enfance, fragments d'analyse (il a été en analyse toute sa vie avec – au moins – deux

analystes différents), hypothèses d'explication du meurtre, personnelles ou partagées avec quelques interlocuteurs, ceux de ses proches qui resteront à ses côtés toutes ces années d'enfermement alternatif en psychiatrie. Son objectif déclaré est de sortir d'un statut de coupable irresponsable pour assumer celui de responsable de sa réalité, dont ses hallucinations font partie, comme il a toujours été responsable de ses positions politiques et philosophiques. Se faire considérer comme responsable, pas seulement aux yeux de la loi mais aux yeux des siens, est ce qui permettra à cet homme si sombre de pouvoir, les quelques dernières années de sa vie, parler et écrire à nouveau, et même de trouver enfin, je cite une des dernières lignes de son livre *L'avenir dure longtemps*, que « la vie malgré ses drames peut être belle <sup>5</sup> ». Comme Freud l'écrit à propos des effets thérapeutiques d'une analyse, de pouvoir travailler et aimer. Je cite à nouveau : « J'ai repris toutes mes affaires en main, mes amitiés et mes affections [...] je crois avoir appris ce qu'est aimer <sup>6</sup> [...] ». »

Je n'avais retenu de ma lecture à l'époque, ainsi que de celle des nombreux commentaires qui en furent faits, que l'appel à une reconnaissance juridique avec le refus du non-lieu. J'ai été surprise de lire aujourd'hui tout à fait différemment ce témoignage qui, dans le fond, démontre l'écart entre le sujet du droit et le sujet effet de langage qui est celui défini par la psychanalyse. Ce qui balaie au passage l'illusion largement partagée je crois qu'une condamnation serait salvatrice. Or la sanction juridique ne sait rien de la position subjective, et ne la garantit nullement.

C'est l'erreur de les faire coïncider qui anime Pierre Legendre dans son engagement pour faire reconnaître la responsabilité du caporal Lortie, meurtrier qu'il a rendu célèbre par son livre écrit en 1989 <sup>7</sup> où il fait de cet assassinat (crime prémédité) le paradigme d'un parricide, et tente, au nom de la psychanalyse, d'en faire prendre la responsabilité qu'il dit subjective à Lortie. Ledit caporal, le 8 mai 1984, entre dans l'Assemblée nationale du Québec avec l'intention de tuer le gouvernement. Il justifie ainsi son crime : il fallait tuer le père. Tout à fait ce que Lacan appelle dans « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie » une conduite symbolique <sup>8</sup>. Pierre Legendre va militer – le mot n'est pas trop fort – pour que l'auteur de cet assassinat soit reconnu responsable de son acte, avec semble-t-il une confusion entre être reconnu coupable et se reconnaître sujet. Or l'éthique de la psychanalyse ne se plaque pas, il est possible de donner à quelqu'un la possibilité de s'y confronter s'il en est ignorant mais ensuite à lui de s'en emparer. Lortie a-t-il lui-même demandé à être jugé comme responsable ? Il manque son témoignage, et selon l'analyse de Legendre, il semble qu'il demande surtout à être reconnu coupable,

coupable d'un parricide par déplacement si je puis dire. Et sa seule déclaration devant le juge lors de son deuxième procès reste : « Je peux pas dire, c'est pas moi, c'est moi <sup>9</sup>. » Difficile de supposer le moindre assentiment de sa responsabilité. L'on sait qu'il se rangera plutôt sous la religion, devenant pieux à l'extrême. Moyen infaillible d'attribuer la cause à un Autre particulièrement consistant.

Althusser, contrairement à mon patient, se sait coupable devant la loi mais ne se sent pas coupable. La culpabilité renvoie à un acte, réalisé ou non, la responsabilité à une position subjective. Il souligne dans ses entretiens à Sainte-Anne avec son analyste cette absence du sentiment de culpabilité : « Je tournais sans cesse avec lui, mais sans jamais me sentir coupable, autour de la raison profonde de mon meurtre <sup>10</sup>. » Tout son effort vise à sortir de cette position pour pouvoir reprendre une activité d'écriture publique, retrouver sa place d'énonciateur dans le champ culturel et politique qu'il a occupée pendant un demi-siècle. Nous sommes là dans un cas radicalement opposé à celui dont parle Freud dans son article « Criminel par sentiment de culpabilité ». Le défaut de culpabilité, certes, peut signaler une absence de division chez un sujet dont la psychose est repérée et recon nue par lui-même depuis longtemps. Ce qui n'empêche en rien ce sujet de se faire responsable. Je le cite : « J'ai voulu à mon tour prendre enfin la parole en mon nom <sup>11</sup> [...]. »

Responsabilité vient de *responsus*, qui veut dire : pouvoir répondre d'un engagement. *Re-spondeo* c'est s'engager. D'où le *sponsor*, celui qui s'engage à soutenir un projet. Le responsable se soutient lui-même, position à l'opposé des déclarations déposant la faute sur l'Autre – position de canaille ? –, ce que même les comptines enfantines mettent en scène : le fermier bat sa femme, sa femme bat son enfant, l'enfant bat le chien, etc. La responsabilité suppose le devoir de faire passer une part de sa jouissance à un pouvoir dire son drame de sujet. Hors de l'implication de l'Autre car de sa jouissance seul le sujet peut répondre, et si peu...

La chute de ce livre *L'avenir dure longtemps* témoigne, en tout cas c'est ma lecture, d'une façon d'être responsable d'une position subjective éthiquement orientée, avec la psychanalyse. Althusser passe du registre des faits à celui de son *parl/être*, y compris pathologique, dont aucun autre ne peut être tenu pour responsable. C'est ce qu'il atteint, faire avec ce qui lui échappe, après avoir exploré par le menu le dossier remontant aux grands-parents – comme l'écrit Lacan –, dossier qui précède chaque nouveau-né <sup>12</sup>.

Lacan a écrit dans les premières années de sa transmission plusieurs textes à propos de la criminalité. En 1933, dans la revue *Le Minotaure*, il

commente le crime des sœurs Papin. Il relève alors que leur seul souci semble de partager entièrement la responsabilité du crime. Quant à leur responsabilité subjective, elle est incluse dans leur délire partagé dont Lacan souligne la motivation paranoïaque. Mais l'on sait que Christine, l'aînée, ouvertement délirante, tentera de disculper sa jeune sœur, ce qui laisse supposer une tentative de prendre à sa charge l'acte.

Puis en 1950, dans « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie », Lacan affirme que la psychanalyse peut apporter des lumières à l'objectivation du crime et du criminel ; elle revendique, écrit-il, l'autonomie d'une expérience irréductiblement subjective, et si le crime est irréel comme ce fut pour Althusser, le criminel lui n'est pas déshumanisé <sup>13</sup>. Cela suppose une conception sans illusion de l'humaine nature. La psychanalyse permet une entrée dans le monde imaginaire, voire délirant, du criminel. C'est ce que revendique Althusser, son délire est réel. Je cite Lacan : « Il y a des crimes qui n'ont de sens que dans la structure fermée de la subjectivité. [...] la guérison ne saurait être autre chose qu'une intégration par le sujet de sa responsabilité <sup>14</sup> [...] »

Dans son article, qui est d'abord une communication, Lacan s'intéresse essentiellement aux crimes motivés par les arguments d'un délire paranoïaque, justifié parfois par un acte de moralité, voire par une vengeance salutaire pour tous. Cependant on peut y lire le poids qu'il met déjà sur le sujet, sur sa capacité de distance par rapport à son acte ; et sur la clinique, sur la structure et ses anomalies, en opposition avec l'hypothèse dominante à l'époque de tendances criminelles constitutionnelles. De quoi donc la psychanalyse peut répondre en criminologie : du sujet, « c'est précisément parce que la vérité qu'elle recherche est la vérité d'un sujet qu'elle ne peut que maintenir la notion de responsabilité ; sans laquelle l'expérience humaine ne comporte aucun progrès <sup>15</sup>. » Définition précoce de l'éthique de la psychanalyse, je cite à nouveau : « Si nous pouvons apporter une vérité d'une rigueur plus juste nous le devons à la fonction privilégiée : celle du recours du sujet au sujet <sup>16</sup> », parce que la psychanalyse « par les instances qu'elle distingue dans l'individu moderne, peut éclairer les vacillations de la notion de responsabilité <sup>17</sup> ».

Pour conclure, à l'heure où le CRIF <sup>18</sup> se penche sur la place de la psychanalyse en général, et de l'EPFCL en particulier, dans la cité et dans les institutions aujourd'hui, il me semble que l'éthique de la psychanalyse pourrait nous aider à soutenir et à orienter notre acte face à tout sujet, « juste ou vilain » comme le dit la chanson citée par Anne Meunier <sup>19</sup>, sachant cependant que le juste est aussi vilain, et le vilain tout aussi juste.

*Mots-clés : privé, le politique, jouissance, éthique, crime.*

---

\* [↑](#) Intervention au séminaire Champ lacanien « La voie éthique de la psychanalyse », à Paris le 1<sup>er</sup> février 2018.

1. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 189 : « Comme vous le savez, c'est dans le réel que je désigne le point pivot de ce qu'il en est de l'éthique de la psychanalyse. »
2. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 64.
3. [↑](#) J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 487.
4. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre, op. cit.*, p. 42.
5. [↑](#) L. Althusser, *L'avenir dure longtemps*, Paris, Stock Poche, 1992, p. 308.
6. [↑](#) *Ibid.*, p. 307.
7. [↑](#) P. Legendre, *Leçons VIII, Le Crime du caporal Lortie, Traité sur le Père*, Paris, Fayard, 1989.
8. [↑](#) J. Lacan, « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 131-132.
9. [↑](#) P. Legendre, *Leçons VIII, Le Crime du caporal Lortie, Traité sur le Père, op. cit.*, p. 105.
10. [↑](#) L. Althusser, *L'avenir dure longtemps, op. cit.*, p. 29.
11. [↑](#) *Ibid.*, p. 46-47.
12. [↑](#) J. Lacan, « Remarques sur le rapport de Daniel Lagache », dans *Écrits, op. cit.*, p. 653.
13. [↑](#) J. Lacan, « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie », art. cit., p. 135.
14. [↑](#) Réponse à une question de Marie Bonaparte lors de la discussion des rapports théorique et clinique à la 13<sup>e</sup> conférence des psychanalystes de langue française, parue dans la *Revue française de psychanalyse*, tome XV, n° 1, janvier-mars 1951, p. 84-88.
15. [↑](#) *Ibid.*
16. [↑](#) J. Lacan, « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie » art. cit., p. 149.
17. [↑](#) *Ibid.*, p. 127.
18. [↑](#) Le Collège des représentants de l'Internationale des Forums (CRIF) est composé des représentants élus respectivement par chaque zone de l'Internationale des Forums.
19. [↑](#) Voir dans ce même *Mensuel* l'intervention d'Anne Meunier, « Éthique du bien et nouvelle éthique », au séminaire Champ lacanien « La voie éthique de la psychanalyse », à Paris le 1<sup>er</sup> février 2018.

# JOURNÉES NATIONALES EPFCL 24-25 NOVEMBRE 2018, PARIS

---

*Les symptômes de l'inconscient*

Pré/textes de la commission scientifique

# LES SYMPTÔMES DE L'INCONSCIENT



**24 ET 25 NOVEMBRE 2018**  
**MAISON DE LA CHIMIE / PARIS**

## Philippe Madet

### Pré/texte 1

Nous pourrions nous étonner de mettre en question de nos futures journées nationales ce qui est au fondement de la psychanalyse, soit d'une part les symptômes à l'origine des élaborations de Freud, d'autre part l'inconscient qu'il a inventé. Nous étonner car, plus d'un siècle plus tard et après de nombreux travaux sur ces sujets, tout n'a-t-il pas déjà été dit ?

Certes, revenir aux fondements est souvent nécessaire. Les symptômes ont cette caractéristique d'être bien visibles mais celle de l'inconscient est au contraire de se faire oublier. Peut-être ne sommes-nous pas exempts de ce risque. Et faisons ce pari de la répétition pour n'en pas rester à la seule assimilation mais consentir à du nouveau, même infinitésimal.

Le titre à lui seul apporte déjà une précision de taille, associant symptôme et inconscient selon une articulation inhabituelle puisque nous parlons généralement plutôt de symptôme du sujet, formule qui serait dès lors inexacte, ou du symptôme comme formation de l'inconscient.

Il y a une logique à associer symptôme et inconscient puisque, contrairement à l'idée des TCC (thérapies cognitivo-comportementales), l'un ne va pas sans l'autre, et la biologie, nous le savons, n'est pas seule maîtresse à bord du sujet. Mais notre formulation pousse plus loin la question, indiquant que le symptôme, solution, devient solution de l'inconscient qui en aurait donc besoin. Ce qui parle est l'inconscient, non le sujet. Les symptômes sont de l'inconscient, non du sujet.

Partons pour ce premier pré-texte du problème posé au début de l'argument, à savoir comment « le désir du psychanalyste peut se situer dans la conjoncture de son époque <sup>1</sup> ». La question est d'autant plus intéressante que notre titre est loin d'être en phase avec le discours contemporain.

On assiste en effet à des transformations du langage dont nous savons qu'elles peuvent avoir des effets d'annulation : plutôt que l'inconscient, c'est la pleine conscience qui est prônée et au symptôme est substitué le trouble. Qui plus est, à lire les projets transhumanistes de notre époque, inconscient, symptômes ou même troubles sont à éradiquer. Il faut bien le

reconnaître : qui voudrait de la peste ? Qui peut espérer que son moi soit détrôné ? Le désir du psychanalyste est d'autant plus interrogé.

À conjoindre deux signifiants qui ne sont pas dans l'air du temps, nous pouvons y voir l'occasion de quelques audaces à relever, non pas pour correspondre à l'époque mais pour nous situer dans sa conjoncture.

La première pourrait être celle de la trouvaille, voire de l'impudence. Si la langue peut être manipulée pour annuler ou déplacer une pensée, elle peut au contraire être travaillée, interprétée pour faire ouverture. Les artistes et les écrivains en sont la preuve dans leur domaine par leurs inventions et les ruptures ou les sauts en avant qu'ils nous proposent. Lacan en a dans notre champ maintes fois donné l'exemple avec ses rapprochements inhabituels voire provocateurs, ses télescopages de mots ou encore les ruptures de rythme dans l'énonciation ; autant d'inventions qui ont fait vivre la psychanalyse. Pensons ne serait-ce qu'au néologisme de *parlêtre* qu'il substitue au terme d'inconscient et qui ne cesse de nous mettre au travail encore aujourd'hui. Il n'y a pas à l'imiter mais à prendre exemple.

Quelles seront nos inventions, au-delà de l'assimilation, pour faire entendre quelque chose de l'inconscient et de ses symptômes qui soit connecté à notre époque ?

Une deuxième audace pourrait être de n'en pas rester au descriptif et au récit des symptômes de l'inconscient, pour faire place à leur dynamique, leur saisie pendant la cure mais aussi à la fin et avec la passe. La fin de l'analyse ne met pas fin à l'inconscient. *Quid* alors des symptômes de l'inconscient à l'entrée en analyse et ce qui reste à la fin ?

L'inconscient se révèle par l'échec, par ce qui rate, par le symptôme, lequel est à l'entrée en analyse. Qui plus est, à la fin les attentes du début sont déçues. Pas de positivisme donc dans le discours analytique, et pourtant nous parlons bien de satisfaction, d'enthousiasme à la fin. N'est-ce pas un point sur lequel le désir du psychanalyste a à s'appuyer pour se situer dans la conjoncture de l'époque ?

L'analyste ne s'autorise que de lui-même, soit de son désir, mais il n'y a pour autant pas de pur désir déconnecté du monde, de l'époque et encore moins d'une École. Et si le désir d'analyse est parfois un pari pour l'analysant, souvent un défi pour l'analyste, il n'est pas tenable tant pour l'un que pour l'autre sans la visée de la fin quand il s'agit de faire désirer parler de ce dont le sujet ne veut pas : les symptômes de l'inconscient.

---

1.  J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Scilicet*, n° 1, Paris, Seuil, 1968, p. 29.

## COLLÈGES DE CLINIQUE PSYCHANALYTIQUE

---

*Clinique différentielle des sexes*

## Patricia Dahan

### Sexe et genre, quelle différence \* ?

L'histoire des civilisations montre que dans toutes les sociétés la sexualité est perçue selon un mode de fonctionnement qui est codé socialement. Les anthropologues s'accordent pour dire que toutes les sociétés incluent dans leur fonctionnement des normes. Mais ces normes varient selon les civilisations et les époques, elles peuvent n'admettre qu'une répartition binaire homme/femme ou admettre que le genre ne se limite pas à cette opposition binaire et célébrer des mariages homosexuels. Il y a même dans certaines civilisations la reconnaissance d'un troisième genre (ni homme, ni femme).

La psychanalyse a une approche qui se démarque de toute référence à un ordre social quel qu'il soit. Pour la psychanalyse il n'existe aucune norme en ce qui concerne l'appartenance à un genre quel que soit le sexe anatomique de la personne. Pour Freud comme pour Lacan, dans l'inconscient il n'est représenté qu'un seul sexe, le sexe masculin. Lacan parle d'un seul signifiant par rapport auquel les deux sexes doivent se situer, c'est le phallus. Dans la référence à l'inconscient on ne parle pas d'identité sexuelle. La psychanalyse n'aborde pas la problématique de la sexualité par le biais de l'identité, elle interroge plutôt l'énigme que représente pour le sujet son rapport au sexe.

Dans une conférence intitulée « Signe des temps : du genre au sexe », le sociologue Éric Fassin affirmait : « C'est un fait d'époque si le point d'exclamation (Homme, femme, quelle différence !) cède la place au point d'interrogation (Homme, femme, quelle différence ?), ce qui allait de soit n'a plus rien d'une évidence <sup>1</sup>. »

#### La représentation des corps à travers l'histoire

Fait d'époque en effet, la différence des sexes n'a pas toujours été reconnue comme telle malgré ce qui se perçoit de la différence anatomique.

Pour comprendre la question du genre et les débats qu'elle suscite, nous pouvons prendre le temps de nous reporter à l'important travail réalisé par l'historien Thomas Laqueur dans son livre *La Fabrique du sexe*.

Cet auteur s'est intéressé à la représentation des corps à travers l'histoire. Il explique que pendant longtemps on considérait qu'il n'y avait qu'un sexe anatomique, les organes génitaux étant placés, selon les cas, à l'intérieur ou à l'extérieur du corps, le genre étant ce qui différenciait les hommes des femmes à partir d'un sexe commun. Thomas Laqueur montre combien, malgré les différences anatomiques, le corps féminin était montré comme une copie du corps masculin à laquelle il manquait une certaine perfection. Selon les travaux de cet historien, depuis l'Antiquité jusqu'à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, l'idée dominante était celle de deux genres qui ne correspondent qu'à un seul sexe.

Du temps de Galien (médecin grec de l'Antiquité), les parties génitales chez la femme étaient considérées comme inverties, c'est-à-dire que les parties génitales de la femme seraient les mêmes que celles de l'homme mais à un autre emplacement, situées à l'intérieur. Dans cette description, la femme était considérée comme moins parfaite que l'homme <sup>2</sup>. Un seul sexe mais la référence au sexe est celle du sexe masculin, le sexe féminin en étant une variante.

Selon Aristote « étaient indubitablement des faits, des vérités – “naturelles” » que les femmes soient passives, les hommes actifs et que « les mâles apportent la forme à la génération et les femelles la matière ». Tandis que les formes anatomiques qui font la différence des sexes « n'étaient pour Aristote qu'observations contingentes <sup>3</sup>. »

Le travail de Thomas Laqueur dans *La Fabrique du sexe* nous intéresse parce qu'il permet de voir comment s'est construit dans l'histoire le concept de différence des sexes après que, pendant une longue période, l'idée d'un sexe unique dominait. « Dans le monde du sexe unique [...] être homme ou femme, c'était tenir un rang social, une place dans la société, assumer un rôle culturel, non pas *être* organiquement l'un ou l'autre des deux sexes incommensurables. Autrement dit avant le xvii<sup>e</sup> siècle, le sexe était encore une catégorie sociologique et non ontologique <sup>4</sup> », écrit Thomas Laqueur.

C'est donc seulement à partir du xvii<sup>e</sup> siècle qu'apparaît comme évidente la distinction anatomique entre homme et femme, qui depuis lors est considérée comme irréfutable. C'est ce sur quoi se sont construites des normes concernant le sexe et la sexualité.

Laqueur souligne aussi que si Aristote s'intéressait à la sexualité des hommes et des femmes, il ne faisait aucune distinction de sexe chez les

esclaves, leur identité sexuelle n'ayant pour lui aucune importance. « Autrement dit, pour Aristote, les esclaves n'ont pas de sexe parce que leur genre est politiquement insignifiant <sup>5</sup> » dit encore Thomas Laqueur. D'où le caractère politique de la question du genre.

### Le genre, une question politique

Dans nos sociétés, la question du genre apparaît à propos des inégalités entre hommes et femmes et à propos du clivage entre les tenants du mariage pour tous et ceux qui s'y opposent. Petit à petit la société évolue en intégrant dans ses codes des principes qui dépassent le rapport binaire homme/femme.

Aux États-Unis, que ce soit l'élection dans l'État de Virginie d'une femme officiellement déclarée comme transgenre ou le combat d'un chirurgien dans un hôpital d'une petite ville de l'Idaho afin de réaliser des opérations pour changer le sexe des personnes qui le demandent, ces faits d'actualité dénotent un important changement des mentalités qui fait bouger les codes sociaux. Le titre en première page du *Washington Post* annonce que ce chirurgien a dû faire face à une bataille difficile. Bataille qu'il a fini par gagner.

Les débats en cours sur la question du genre en font un sujet d'étude qui mérite d'être approfondi. Un article dans *Le Monde* annonce que pour cette rentrée scolaire cinq universités ont inauguré un master d'études sur le genre, dans une approche pluridisciplinaire. Dans ces masters on étudie les rapports entre les sexes et la façon dont se sont construites dans l'histoire les représentations du féminin et du masculin.

Dès le milieu du xx<sup>e</sup> siècle, les études de genre ont bousculé l'idée de la détermination purement anatomique des sexes. On constate que le sexe biologique ne détermine pas l'identité sexuée et sexuelle. On peut dire alors que le « sexe » renvoie à la dimension anatomique et biologique tandis que le « genre » renvoie à la construction sociale du sexe.

Ce qui dans le sens commun semblait être admis comme une évidence a été questionné par les études de genre, qui ont montré que la différence des sexes, bien qu'inscrite dans l'anatomie, est une production culturelle et non un fait de nature. Ces études soulignent que la différence des sexes, l'assignation à l'une ou l'autre des appartenances sexuées, s'accompagne de stéréotypes.

Édouard Louis dans son roman autobiographique *En finir avec Eddy Bellegueule* montre bien l'importance de ces stéréotypes, auxquels il ne correspond pas, dans l'environnement dans lequel il vit. La seule solution

pour lui est de fuir son village et c'est ce qu'il finira par faire à partir du moment où il entre au lycée, un lycée avec une option théâtre. En attendant, pour être accepté dans son village et ne pas pâtir des moqueries et des injures, il faut être un *dur* et avoir une petite amie. « J'avais échoué avec Sabrina dans ma lutte entre ma volonté de devenir un dur et cette volonté du corps qui me poussait vers les hommes, c'est-à-dire contre ma famille, contre le village tout entier. Pourtant je ne voulais pas abandonner et continuais à me répéter cette phrase obsédante, *Aujourd'hui je serai un dur*. Mon échec avec Sabrina me poussait à accentuer mes efforts. Je prenais garde à rendre ma voix plus grave, toujours plus grave <sup>6</sup>. »

Si le genre n'est pas donné par la nature, si c'est une construction sociale, on peut le mettre en parallèle avec le langage, comme le fait Éric Fassin. Dans le langage le genre est conventionnel, « la chaise n'est pas plus femelle que le fauteuil n'est mâle ». « L'arbitraire du signe dont parle Saussure c'est aussi l'arbitraire social du genre <sup>7</sup>. » S'il y a des hommes et des femmes c'est qu'ils sont désignés comme tels dans le langage. La notion d'homme et de femme n'existe en tant que telle que dans le langage. Lacan le précise en disant que l'homme et la femme ce ne sont que des signifiants. En d'autres termes, c'est une façon d'expliquer le fait que le genre ne découle pas du sexe.

Dans le séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Lacan représente la différence homme/femme non pas comme une différence biologique mais comme une opposition binaire entre deux signifiants. Les hommes, les femmes, c'est l'idée que l'on s'en fait dans le discours. Mais il y a un monde entre l'idée que l'on se fait de la sexualité et ce que l'inconscient révèle. Il faut revenir à Freud pour nous rappeler que « le fonctionnement de l'inconscient n'a rien de biologique <sup>8</sup> ».

Lacan souligne que l'on aimerait bien se fier à une évidence : le petit garçon et la petite fille, ce n'est pas pareil. Mais on ne peut pas s'arrêter à une telle évidence dès qu'il est question de la sexualité dans les rapports de l'homme et de la femme. Pour la psychanalyse, ce qui fait l'identité du sujet ce n'est ni qu'il soit homme ou femme, ni son état civil, l'identité du sujet c'est son symptôme, c'est ce qui le représente le mieux, c'est ce qu'il a de plus singulier.

### Pour la psychanalyse il s'agit de s'intéresser au questionnement singulier de chaque sujet

Comme le fait remarquer Martine Menès dans le numéro 18 de la *Revue du Champ lacanien*, « [...] le genre dérange. Il désigne un malaise, celui

d'une dissymétrie entre les sexes qui rend leur complémentarité impossible<sup>9</sup>. » Mais cet impossible, Lacan l'a démontré par un raisonnement logique, il existe de toutes façons dans le rapport entre les sexes indépendamment de la question du genre.

Le point de vue de Freud est que dans l'inconscient il n'y a qu'un seul sexe représenté par l'organe mâle. Cela rejoint la représentation que les Anciens avaient de l'anatomie. « Chez les deux sexes se sont formés des organes servant exclusivement aux fonctions sexuelles ; ils se sont vraisemblablement développés à partir de la même disposition, selon deux structurations différentes<sup>10</sup> », déclare Freud dans sa conférence « La féminité ». Quand Freud s'intéresse à la vie sexuelle chez l'enfant, il prend toujours comme exemple le petit garçon, comme le souligne sa célèbre expression « la petite fille est un petit homme<sup>11</sup> ». Il dit aussi : « Il n'y a qu'une seule libido qui est mise au service de la fonction sexuelle masculine aussi bien que féminine. Nous ne pouvons pas lui donner à elle-même de sexe<sup>12</sup>. »

Si les études de genre ne sont pas en contradiction avec la pensée de Freud, la psychanalyse se différencie malgré tout de ces études dans la mesure où elle n'a pas la même visée. Il ne s'agit pas seulement pour la psychanalyse de libérer socialement le sujet d'une aliénation à la norme. Il s'agit de s'intéresser au questionnement singulier de chaque sujet sur la façon dont il est concerné par sa sexualité. C'est une démarche qui tient compte d'un mode de jouissance propre à chacun et de son rapport à l'autre sexe.

Le genre du sujet se dessine à partir d'une histoire qui porte l'empreinte de son histoire singulière, la façon dont il a été désiré, rappelle Clotilde Leguil dans son livre *L'Être et le Genre*.

Édouard Louis raconte qu'avant sa naissance sa mère avait fait une fausse couche et qu'il était le premier enfant de son père, pour qui avoir un enfant était une priorité (sa mère avait eu deux enfants d'une précédente relation). Sa mère raconte : « Il voulait vraiment un gosse, c'est un homme et tu sais les hommes avec leur fierté... Il voulait une petite fille mais on t'a eu toi, il voulait l'appeler Laurence, j'avais râlé, je ne veux plus de fille, plus de pisseuse, et donc je t'ai eu toi vu qu'on avait perdu l'autre. Ton père il l'a mal pris d'avoir perdu le premier gosse, il a mis du temps à s'en remettre<sup>13</sup>. » Dans l'histoire familiale qui précède la naissance d'Eddy il y a cette double déception du père : d'avoir perdu un enfant et de ne pas avoir eu la fille qu'il désirait.

Dans le séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant* Lacan précise que, dans son approche, la psychanalyse met en avant la radicale

singularité avec laquelle chaque sujet construit son rapport au sexe à partir de l'énigme qu'il représente pour lui <sup>14</sup>.

Le sexe fait énigme mais aussi traumatisme pour le sujet. Édouard Louis raconte qu'un jour un groupe d'enfants lui propose de regarder un film pornographique : « J'ai dit que je devais partir et que je ne voulais pas assister à ce jeu, trop troublé. Je n'ai pas dit que j'étais troublé, j'ai tenté de le cacher, de prendre un air serein. En rentrant chez moi je pleurais, déchiré entre le désir qu'avaient fait naître en moi les garçons et le dégoût de moi-même, de mon corps désirant <sup>15</sup>. » Jusque-là, par son allure, par ses gestes, par sa voix, ce sont les autres qui lui faisaient remarquer son homosexualité qui provoquait un rejet de leur part. À la suite de cet épisode, avec des garçons un peu plus âgés que lui, il éprouve dans son corps quelque chose contre quoi il ne peut pas lutter alors qu'il croyait pouvoir contrôler ses gestes très féminins et sa voix trop aiguë.

### Qu'est-ce qu'être un homme ou une femme ?

Revenons à la notion de genre. Elle a été introduite en France par Simone de Beauvoir dans son livre *Le Deuxième Sexe*, écrit en 1949. Devenir femme pour Simone de Beauvoir n'est pas un processus subjectif, c'est une assignation culturelle.

Lacan conteste l'affirmation de Simone de Beauvoir selon laquelle on ne naît pas femme, on le devient, et il critique la notion de deuxième sexe. Dans son texte « L'étourdit », il développe l'idée qu'il n'y a qu'une seule libido masculine, en ce sens il est d'accord avec Freud. Pour Freud comme pour Lacan, dans l'inconscient la différence sexuelle s'introduit à partir de l'organe phallique. La position féminine est « jusqu'à un certain point inassimilable » pour Lacan.

À la question de ce qu'est être une femme, il n'y a pour Lacan aucune réponse toute faite. Il dit dans le *Séminaire III* : « Devenir une femme et s'interroger sur ce qu'est une femme sont deux choses radicalement différentes. Je dirais même plus – c'est parce qu'on ne le devient pas qu'on s'interroge, et jusqu'à un certain point s'interroger, c'est le contraire de devenir [...] Sa position [de femme] est essentiellement problématique et jusqu'à un certain point *inassimilable* <sup>16</sup>. »

Pour la psychanalyse, être un homme ou être une femme n'est ni lié à la biologie, ni lié à une question de norme ou de genre, c'est un choix du sujet dans sa position par rapport à l'autre sexe qui dans tous les cas se traduit par un malaise, une dissymétrie entre les sexes, la position féminine ou masculine n'étant pas liée à une détermination anatomique mais à un

mode de jouissance. On le verra plus tard, Lacan différencie ce qu'il nomme jouissance masculine et jouissance féminine indépendamment du sexe anatomique. De ce fait il ne serait pas exclu que deux personnes du même sexe, qui auraient des modes de jouissance différents, puissent avoir une relation de type hétérosexuel.

À partir des années 1970, Lacan définit comme impossible le rapport entre les sexes. Cet impossible du rapport sexuel est la conséquence de l'incompatibilité des jouissances qui dans un couple exclut la possibilité de faire Un, la possibilité d'une parfaite complémentarité. Par cette approche Lacan situe la différence des sexes au niveau du choix de chacun de se reconnaître par rapport à l'un ou l'autre de ces modes de jouissance qu'il définit comme masculine et féminine.

En ce qui concerne les deux sexes le phallus est en jeu dans la jouissance, mais pour le côté masculin il y a un mode de jouissance universel que Lacan explique en termes de logique. La jouissance masculine est décrite par Lacan comme toute phallique. Pour le côté féminin cet universel n'existe pas. Lacan définit la jouissance féminine comme n'étant pas toute soumise à la fonction phallique. Il en résulte que la jouissance féminine se dédouble en une jouissance phallique et une jouissance autre, supplémentaire, qui reste énigmatique et dont il est impossible de parler.

Le pas important fait par Lacan dans le séminaire *Encore* a été non seulement de faire cette distinction des jouissances entre les deux sexes, par les formules de la sexualité, mais d'inscrire aussi sur un tableau la manière dont chacun des sexes entre en relation avec l'autre sexe en fonction de son mode de jouissance. Ainsi, dans le rapport entre les deux sexes chacun n'est en relation qu'avec une partie du corps de l'autre et il n'y a pas de symétrie ni de complémentarité, deux corps ne peuvent jamais faire Un. Cette disharmonie entre les sexes conduit à beaucoup de malentendus.

### La diversité des genres

Si on regarde dans la littérature, que ce soit en référence à l'histoire, à la psychanalyse, à l'anthropologie avec l'observation de civilisations qui n'ont pas été influencées par la culture judéo-chrétienne, il n'y a aucune règle, aucune évidence en ce qui concerne les identités sexuelles, ce qui remet en question tous les préjugés que l'on pourrait avoir. Notre clinique ainsi que les récits autobiographiques témoignent de la diversité des genres.

Quels que soient les impératifs de l'environnement social ou les caractéristiques anatomiques, il y a chez chaque sujet une conviction profonde d'appartenir à l'un ou l'autre genre, même si cela ne correspond pas à son sexe.

Édouard Louis en témoigne à sa façon. À propos de son père il dit : « Au village il n'importait pas seulement d'avoir été un dur mais aussi de savoir faire de ses garçons des durs <sup>17</sup>. » Et pourtant, malgré ces exigences sociales, le jeune Eddy ne contrôle pas ce que ses parents appellent ses « manières ». Il écrit : « J'étais dominé, assujéti par ces manières et je ne choisisais pas cette voix aiguë. Je ne choisisais ni ma démarche, les balancements de hanches de droite à gauche quand je me déplaçais, prononcés, trop prononcés, ni les cris stridents qui s'échappaient de mon corps, que je ne pouvais pas mais qui s'échappaient littéralement de ma gorge quand j'étais surpris, ravi ou effrayé <sup>18</sup>. » Il aimait d'autre part essayer des vêtements féminins qu'il trouvait dans le placard de sa sœur. « J'y dérobaï les vêtements de ma sœur que je mettais pour défilier, essayant tout ce qu'il était possible d'essayer : les jupes courtes, longues, à pois ou à rayures, les tee-shirts cintrés, décolletés, usés, troués, les brassières en dentelle ou rembourrées <sup>19</sup>. »

Ce témoignage nous laisse penser qu'il n'y a pas de déterminisme du sexe anatomique. Pour certains sujets la subjectivation de leur identité sexuelle ne correspond pas à leur sexe biologique. Freud en son temps avait repéré que pour chaque sujet on pouvait parler de bisexualité. Dans sa conférence « La féminité », Freud évoque ce que la science a constaté en ce qui concerne les appareils génitaux : « Elle [la science] attire votre attention sur le fait que les parties de l'appareil génital masculin se trouvent dans le corps de la femme, bien qu'à l'état atrophié, et *vice versa*. Elle voit dans cette occurrence l'idée d'une double sexualité, d'une *bisexualité*, comme si l'individu n'était pas homme ou femme, mais chaque fois les deux, seulement plus l'un que l'autre. [...] ce qui fait la masculinité ou la féminité est un caractère inconnu que l'anatomie ne peut saisir <sup>20</sup>. »

J'ai pris jusqu'à présent uniquement l'exemple d'Édouard Louis pour illustrer mes propos parce que c'est un témoignage très riche et bien écrit sur le rapport de ce jeune homme à sa sexualité. Mais j'aurais pu prendre d'autres exemples et je vais dire quelques mots sur Guillaume Gallienne, qui se déclare bisexuel. Guillaume Gallienne a été élevé dans un tout autre milieu social qu'Édouard Louis. Il est le troisième enfant d'une famille très bourgeoise de quatre garçons. Par ses manières féminines et son goût pour se déguiser en femme, il se distingue des autres garçons et vit mal cette différence. « Je me prenais pour une fille » dit-il. Dans le film *Les Garçons et Guillaume à table*, il raconte sa propre histoire. Comme Édouard Louis, il ne correspond pas aux critères de masculinité exigés dans sa famille. De même que le père d'Eddy, la mère de Guillaume aurait préféré avoir une fille.

Pour l'un comme pour l'autre, le théâtre aura été un moyen de ne pas se laisser enfermer dans l'impasse sociale dans laquelle leur différence sexuelle risquait de les conduire. Dès leur enfance ils avaient souffert, chacun dans un environnement social très différent, de l'homophobie.

Par la représentation de la différence des sexes dans l'histoire des civilisations, par les observations de Freud et de Lacan sur la façon dont s'inscrit le rapport à la sexualité dans l'inconscient, par les témoignages dont nous disposons dans la littérature, par ce qu'on entend dans notre clinique, on s'explique mieux le fait que sexe anatomique et genre ne sont pas toujours en adéquation et que certaines personnes sont mal à l'aise dans le genre associé à leur sexe anatomique.

Dans le séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Lacan se réfère aux études de Robert Stoller, un psychiatre psychanalyste américain, connu pour les études sur l'identité sexuelle qu'il a menées dans les années 1960 et pour son livre *Sexe and Gender*. Stoller fut un des premiers à avoir fait des études sur le transsexualisme, ses observations sont donc très précieuses pour Lacan, qui par ailleurs critique certaines de ses interprétations cliniques. À propos de son livre, il dit : « Vous y apprendrez le caractère complètement inopérant de l'appareil didactique avec lequel l'auteur de ce livre traite ces questions, ce qui fait qu'il rencontre pour expliquer ses cas les plus grandes difficultés, qui surgissent directement devant lui. Une des choses les plus surprenantes, c'est que la face psychotique de ces cas est complètement éludée par l'auteur. Faute de tout repère, la forclusion lacanienne ne lui étant jamais parvenue aux oreilles, qui explique tout de suite et très aisément la forme de ces cas <sup>21</sup>. »

Même s'ils restent marginaux, il y a depuis les années 1970 plus de témoignages et de recul sur les cas de transsexualisme. Il y a certes des cas de psychose parmi les transsexuels, mais on ne peut pas les généraliser comme semble le faire Lacan. Dans un reportage « Devenir il ou elle » diffusé sur France 5, on constate qu'il existe chez certains sujets un besoin très profond de changer de sexe, une certitude qui, me semble-t-il, n'est pas du même ordre qu'une certitude psychotique. On voit dans ce reportage comment de jeunes enfants expriment ce besoin de changer de sexe, ne se sentent pas à l'aise avec leur sexe anatomique. Ils sont filmés sur une longue période, ce qui permet de montrer leur évolution et la façon dont ils sont accompagnés dans leur demande par leurs parents et le milieu médical.

### Retour à l'anthropologie et conclusion

Si dans nos sociétés les mentalités évoluent progressivement sur la question du genre qui ne se limite plus à une répartition binaire homme/femme,

l'étude d'autres cultures montre que ces problématiques traversent la plupart des sociétés.

Des chercheurs se sont intéressés aux pratiques sexuelles chez les Indiens d'Amérique où il était communément admis que l'on puisse célébrer des mariages homosexuels et que le genre ne se limite pas à l'opposition binaire homme/femme. Il y avait dans ces tribus le genre féminin, le genre masculin, et ceux que l'on désignait comme « deux-esprits », à la fois féminins et masculins, indépendamment de leur sexe biologique.

D'après l'anthropologue Bernard Saladin d'Anglure, ces tribus indiennes acceptaient que certains membres de leur communauté, qui ne se sentaient ni homme ni femme, puissent choisir une voie différente. Elles avaient l'idée qu'être moitié homme, moitié femme permettait une meilleure compréhension de la dimension sacrée du monde. Leur esprit ou leur caractère moral étant davantage pris en considération que leur identité sexuelle, ils occupaient souvent la fonction de chaman. Ils ont été nommés « berdaches » par les premiers colons. Mais, à partir des années 1870, les fonctionnaires du gouvernement américain ont exercé des pressions sur ces tribus « afin, dit l'anthropologue, que soient bannis tous les comportements jugés immoraux et licencieux <sup>22</sup> ».

Dans une autre étude, qui cette fois concerne les Inuits, Bernard Saladin d'Anglure constate que la division sexuelle subsiste, elle reste la norme. Mais il existe une catégorie qui se situe hiérarchiquement au-dessus des autres et qui est incarnée par des personnes qui sont dans une position tierce. Il déclare dans un entretien à la revue *Regards* : « Je sors de mon approche binaire des rapports sociaux de genre pour comprendre qu'il faut ajouter un axe à mon schéma sur le monde inuit, et cet axe est le troisième sexe social ou, pour emprunter un américanisme, le troisième genre. »

Dans ces deux exemples il est remarquable de constater que les personnes inscrites dans ce troisième genre ont un statut social plus élevé que les autres au sein de leur tribu.

Les mouvements *queer* se sont emparés de certains éléments de ces études. En se référant à la multiplicité des genres dans ces sociétés ils prétendent, par leur action, raviver une liberté sexuelle. Bernard Saladin d'Anglure a un regard très critique sur ces mouvements et précise que leur action n'a rien à voir avec le fonctionnement de ces sociétés, qui sont extrêmement organisées et normées.

Dans nos sociétés occidentales les comportements évoluent en matière d'identité sexuelle. Ce qui était perçu comme marginal il n'y a pas encore si longtemps entre dans le discours social en y étant parfaitement admis, ce

qui a pour effet de déplacer la référence à la norme. Comme le souligne l'anthropologue Maurice Godelier, « dans toutes les sociétés, la sexualité est mise au service du fonctionnement de multiples réalités, économiques, politiques, religieuses, qui n'ont rien à voir avec les sexes et les représentations sexuées <sup>23</sup>. »

Pour conclure, je dirai que la psychanalyse a à faire avec ce que la société accepte ou rejette en matière de sexualité. En se plaçant sur un autre registre que le registre social, politique ou médical, elle peut accueillir autrement l'expression du malaise produit par la façon dont la société traite ces questions. Ce malaise, la psychanalyse l'interroge au cas par cas en se référant à l'énigme qu'il représente pour chaque sujet.

*Mots-clés : genre, inconscient, psychanalyse, sexe, société.*

---

\* ↑ Collèges de clinique psychanalytique, « Clinique différentielle des sexes », conférence donnée le 18 novembre 2017 à Reims.

1. ↑ É. Fassin, *Homme, femme, quelle différence ?*, Paris, éd. Salvator, 2011, p. 19.
2. ↑ T. Laqueur, *La Fabrique du sexe*, Paris, Folio Essais, 2013, p. 66.
3. ↑ *Ibid.*, p. 70.
4. ↑ *Ibid.*, p. 37.
5. ↑ *Ibid.*, p. 113.
6. ↑ É. Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule*, Paris, Point Seuil, 2014, p. 182.
7. ↑ É. Fassin, *Homme, femme, quelle différence ?*, *op. cit.*, p. 25.
8. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2007, p. 180.
9. ↑ M. Menès, « De quoi le genre est-il le malaise ? », *Revue du Champ lacanien*, n° 18, novembre 2016, p. 118.
10. ↑ S. Freud, « La féminité », dans *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Folio Essais, p. 152.
11. ↑ *Ibid.*, p. 158.
12. ↑ *Ibid.*, p. 175-176.
13. ↑ É. Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule*, *op. cit.*, p. 70.

14. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 58.
15. [↑](#) É. Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule*, op. cit., p. 139.
16. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 200.
17. [↑](#) É. Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule*, op. cit., p. 24.
18. [↑](#) *Ibid.*, p. 26.
19. [↑](#) *Ibid.*, p. 36.
20. [↑](#) S. Freud, « La féminité », dans *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse*, op. cit., p. 153.
21. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 31.
22. [↑](#) B. Saladin d'Anglure, dans G. Havard et F. Laugrand (sous la dir. de), *Éros et tabous. Sexualité et genre chez les Amérindiens et les Inuit*, Septentrion, 2014, p. 231.
23. [↑](#) M. Godelier, *Métamorphoses de la parenté*, Paris, Flammarion, 2010, p. 430.

## Colette Soler

### « L'affaire du rapport au sexe \* »

C'est un thème propre à la psychanalyse. C'est aussi un thème par ailleurs de grande actualité. Avant elle, ça se parlait autrement et pas en termes de rapport au sexe, témoin Krafft-Ebing pour qui il y avait le sexe avec sa norme hétéro, d'ailleurs implicite, et les dites perversions où se plaçait tout le reste. Je note que Lacan met Krafft-Ebing et Havelock Ellis au compte de la canaillerie avec laquelle Freud fait rupture.

On a l'habitude d'opposer Freud, pour qui l'anatomie est le destin, et Lacan, dont on croit qu'il objecte, mais il faut y regarder à deux fois. En relisant à nouveau « L'étourdit », que je lis pourtant depuis trente ans, j'ai aperçu ce que je n'y avais pas lu jusque-là, et quelques-unes des ressources inexplorées de ce texte concernant notre question. Le texte est extrêmement difficile, mais il a le mérite d'explorer moins les différences entre les hommes et les femmes qui au fond se constatent, que ce qui détermine ces différences et c'est la voie la plus enseignante, quoique la plus ardue. On en a retenu les fameuses formules de la sexuation qui impliquent une sexuation indépendante de l'anatomie, c'est un grand pas au-delà de Freud. Mais il y a une autre distinction dans ce texte, peu dépliée et qui concerne en fait ce que l'on nomme l'au-delà de l'Œdipe lacanien. Je vous en donne tout de suite les termes avant de les déplier.

#### Deux dimensions

Lacan distingue « deux dit-mensions » du *pourtouthomme*, à écrire en un mot. L'une est *a priori*, l'autre *a posteriori*. *A priori* est ce qui fait homme, Lacan l'écrit *t'homme* pour faire entendre la liaison avec le verbe faire. Autant dire qu'il n'est pas homme de naissance, il est fait, mais en partie *a priori*. Autrement dit, sans ironie, c'est pour l'homme qu'il faut dire « on ne naît pas homme on le devient ». Ce qui est *a priori* c'est le phallus, par contre, il reçoit *a posteriori* du discours une fonction en quelque sorte supplémentaire. C'est textuel et j'ai tenté de le déplier pour en mesurer la portée. Avant même d'aller plus loin on comprend immédiatement que cette

remarque doit s'appliquer et éclairer les deux formules de la sexuation du côté qui fabrique  $\forall(x).\Phi(x)$ , justement, celles que Lacan substitue à l'Œdipe freudien et il le dit. Alors sur quel *a priori* l'*a posteriori* se construit-il ?

Freud le premier, par l'expérience analytique, a aperçu sans l'ombre d'un doute que le sexe chez les parlants que sont les humains n'était pas déterminé seulement biologiquement par le fait de la *sex ratio* comme dit Lacan, à savoir qu'il y a dans la nature la naissance d'une moitié mâle et d'une moitié femelle, *grosso modo*. Ce n'est pas que Freud soit un précurseur des théories du *gender* qui voudraient que le sexe ne soit déterminé que par la culture. C'est plutôt Simone de Beauvoir qui serait de ce côté avec son fameux : « On ne naît pas femme, on le devient » par les pressions de la culture. Oui, on le devient mais pas à partir de rien, et en raison de l'*a priori*.

Chez Freud comme chez Lacan il y a deux niveaux de la détermination sexuelle : pour Freud c'est d'abord l'anatomie qui fait destin, puis le fameux Œdipe supposé régler le sexe. Il est plus complexe évidemment que le petit trio de l'*historiole* familiale à quoi on le réduit souvent, puisqu'il y a aussi *Totem et tabou* et *Moïse*. Quoi qu'il en soit, avec ces deux strates, l'une qui vient clairement du réel et l'autre du symbolique, Freud essaye de nouer ces deux dimensions que Lacan a isolées comme telles, de l'organique, qui est réel car le partage en deux types d'organismes ne doit rien au symbolique. L'Œdipe, lui, est symbolique. Mais il y a aussi l'imaginaire à ne pas oublier dans les termes de Lacan puisque le réel organique a sa traduction au niveau de la forme du corps, de son image, et donc principalement c'est une affaire de moi, la différence des sexes. Le moi chez Lacan n'est pas le *Ich* freudien, et il se distingue du sujet qui, lui, se représente par sa parole et qui en est déterminé. Ces moi(s) que l'on entend à l'oreille dans le moitié-moitié de la *sex ratio* se distinguent par l'index visible de l'organe qui s'isole sur la surface du corps. Sur cette donnée primaire de l'imaginaire, Lacan a marqué, bien avant « L'étourdit », que l'organe se distingue du signifiant, le phallus. Mais comment l'organe visible passe-t-il – passer, c'est le terme de Lacan – au signifiant ?

Eh bien, justement le texte nous le dit, il y passe *a priori*, et par le dire parental *a priori*. On est là sur une reprise de la première strate freudienne de la fonction inéliminable de l'anatomie – bien que par ailleurs Lacan ait pu dire que l'anatomie n'est pas le destin. Plus précisément cet organe passe au signifiant, je cite, « de faire sujet dans le dire des parents », et c'est « un dommage *a priori* <sup>1</sup> ». Comment entendre ce « faire sujet » ? Au sens propre je crois, grammatical. Ils ne disent pas il a un pénis ou pas, mais c'est un garçon ou c'est une fille. Leur dire profère donc sur l'être même, il

fait sujet sexué *a priori*, à partir de l'organe. C'est l'attribution d'une pré-identité sexuée.

Évidemment, ce dire *a priori* ne se réduit pas à la formule minimale que j'ai donnée, c'est un gars, c'est une fille, qui est partagée au demeurant par tout ce qui, dans le corps social, approche l'enfant dès sa naissance. Le dire premier des parents annonce bien d'autres énoncés, qu'ils greffent sur la pré-identité sexuée, toutes les anticipations liées à leur désir. Désir d'enfant bien sûr, mais désir d'un enfant pas quelconque, un enfant fantasmé, lieu de toutes leurs projections narcissiques, comme Freud l'a souligné d'ailleurs. Toutes leurs idées à la fois de ce qu'est, et de ce que doit être un garçon ou une fille, de ce qu'est et ce que doit être cet enfant-là. C'est à ce niveau d'ailleurs que l'incidence du discours du temps se greffe sur leur désir particulier. Quand Lacan, en 1975 dans la conférence de Genève « Le symptôme », dit que dans la façon dont on lui parle, au petit, il perçoit la façon dont il a été désiré, que dit-il, sinon que l'enfant interprète ce dire *a priori* ? C'est le b.a.ba de la clinique. Lacan l'a d'abord formulé en disant que le sujet se forge au lieu de l'Autre et que ça commence avec les oracles de l'Autre. C'est la même thèse, en d'autres termes, et appliquée spécifiquement au sexe, avec la notion d'un dire qui *a priori* fait sujet sexué. De ce fait, la différenciation par le signifiant phallique est toujours déjà là *a priori*.

« L'étourdit » insiste sur la fonction de l'imaginaire dans cet *a priori*, où l'organe, de se distinguer spécialement, est propice à passer au signifiant. Notez d'ailleurs, sans même parler du culte qui lui était rendu à Pompéi et dont Lacan a fait grand cas, que l'on ne connaît aucun groupe social où cet organe ne soit pas clairement distingué, voire honoré. On est donc bien là sur un fait transhistorique, qui ne fluctue pas selon les cultures. Or, les discours qui ordonnent les liens sociaux traitent ce fait de façon différenciée selon les époques et les lieux car ils sont toujours historiques.

### Le pré-sexe

Qu'implique cet *a priori* ? D'abord l'exclusion du choix pour le petit en question, le verdict s'imposant comme tout destin par un dire qui précède l'enfant. Ensuite, plus important, cet *a priori* comporte l'antériorité de la pré-identité par rapport à tout exercice effectif de ce que sera la sexualité future de ce petit. Celle-ci reste encore indéterminée et à ce niveau il est en quelque sorte sexué d'avant toute sexualité, car le dire lui impose *a priori* quelque chose comme un pré-sexe.

Parenthèse : je note là que Freud, qui a décrit un rapport typique à l'*a priori* de l'avoir phallique, a aussi marqué, notamment pour les femmes,

sa disjonction d'avec la sexualité effective qui vient après. C'est sa thèse des trois suites sexuelles possibles de leur refus, lui typique, de la privation phallique. Il les énumère – sans pouvoir cependant situer ce qui les détermine : hétérosexualité qui la conjoint à l'homme, homosexualité et, troisième possibilité, évitement de toute sexualité.

Quant à Lacan, le terme de sexuaction indique bien que, pour la mise en œuvre du sexe, il y faudra quelque chose de plus, quelque chose comme une *sex-action* si je puis forger ce néologisme, disons une appropriation future, encore à venir, sur la base du fait que cet *a priori* est toujours « un dommage », si on en croit Lacan. Il avait formulé très tôt que tout signifiant fait injure au sujet, là c'est plus qu'injure, c'est un pré-programme et différent pour garçon et fille.

D'ailleurs Lacan introduit l'expression « l'affaire du rapport au sexe », en préambule aux formules du *pastout*, disant : ce rapport au sexe est différent en chaque moitié, du fait même qu'il les répartisse <sup>2</sup> ; « il », c'est le sexe. Et il prend soin de rappeler que ce qui les répartit ce n'est pas l'avoir de l'organe et sa sensorialité, mais sa significantisation, son passage au phallus *a priori*. La dissymétrie, non pas anatomique, mais subjective, commence là, et elle implique un choix, elle n'est pas imposée comme le dire qui fait destin.

Car le sujet lui-même, qui n'est pas un corps, mais un parlant représenté par le signifiant, toujours responsable de sa position de sujet <sup>3</sup> disait Lacan dans « La science et la vérité », ne peut pas éviter de répondre à cet *a priori*, de se positionner par rapport à lui. Sans même préjuger de savoir ce qui va déterminer sa sexualité effective.

Pour résumer, le rapport du sujet à son sexe commence par une première réponse à l'*a priori* phallique. Notez que nos trans d'aujourd'hui sont exactement sur cette frontière, ils récusent la pré-identité sexuelle venue de l'Autre, venue de son dire de l'anatomie, et le dire auquel le discours social donne toujours une fonction bien définie. Mais ensuite le rapport au sexe se réédite dans la mise en œuvre du sexe. C'est Freud qui a donné la description clinique la plus nette de ces deux niveaux. Autre premier niveau, l'option originaire à l'endroit de l'organe passé au phallus : soit la satisfaction angoissée, soit la protestation envieuse, les deux écueils qu'il croit retrouver à la fin de l'analyse. Les affects suivent, sentiment de moindre valeur féminine à mettre en balance avec, quel terme choisir du côté masculin, la fatuité, peut-être. Puis viennent selon Freud les options sexuelles diverses d'abord dans le rapport de désir au partenaire, je l'ai mentionné pour les femmes mais c'est aussi le cas pour les hommes, et ensuite plus précisément dans le

rapport à la jouissance de corps. Freud a marqué là une obscure décision originaire, aversion hystérique, captation obsessionnelle.

Alternatives donc à différents niveaux dont la prise en compte est nécessaire pour situer ce qui est exigible des sujets sur la plan sexuel et notamment à la fin d'analyse. Nous n'en sommes plus grâce à Lacan à penser comme l'IPA qu'une analyse doit rejoindre l'idéal familial de la génitalité hétérosexuelle obligatoire et avec procréation assumée. Mais il ne suffit pas non plus simplement de clamer, en nous autorisant de l'alternative ouverte par les formules de la sexuation, ils ont le choix, les sujets, de se placer d'un côté ou de l'autre. Il est vrai, thèse de Lacan, qu'ils se répartissent d'un côté et de l'autre du *tout* et du *pastout* phalliques indépendamment de l'anatomie, il y a donc place pour une option de chacun quant à la jouissance, mais l'option n'explique pas tout. Elle explique disons leurs désirs que gouverne la dialectique phallique décrite très tôt par Lacan, mais laisse en suspens la question posée par Lacan au début d'*Encore* : d'où vient la jouissance, – qui n'est pas le désir ?

#### « Le champ clos du désir »

Ces questions se placent dans un champ qu'il faut préciser. On ne parle pas là du champ social réglé par l'ordre des discours, mais de la relation des sujets à ce que Lacan appelait à l'époque le « champ clos du désir <sup>4</sup> », où se place la relation entre les corps sexués et où opère justement « la malédiction sur le sexe ». J'aurais pu prendre comme titre ce terme de « champ clos », car la question est de savoir comment le situer entre *l'a priori* et *l'a posteriori* dont parle Lacan, entre *l'a priori* de la pré-attribution sexuée qui ne suffit pas à décider des jouissances à venir et la fonction que les discours-liens sociaux lui donnent, voire lui imposent *a posteriori*, et qui détermine moins l'activité sexuelle que ses semblants, ce que Lacan appelle joliment les « airs de sexe <sup>5</sup> », ceux qu'il faut se donner pour être dans le *la* du discours et du couple. « L'être pour le sexe » se réalise dans ce champ clos, et ce qui s'y joue de désir et de jouissance réelle se distingue de l'un et de l'autre, il est au fond « clivé <sup>6</sup> » de tout discours établi.

Le phallus est certes le « signifiant-m'êtré <sup>7</sup> » du sexe, mais c'est à écrire avec une apostrophe et ça n'a rien à voir avec le signifiant maître du discours du maître. Une moitié, je cite, « y fasse entrée en emperesse <sup>8</sup> », dans cette affaire du rapport au sexe. Mais « emperesse » n'évoque pas le maître, seulement l'empire, soit l'étendue d'un pouvoir, le pouvoir sexuel de ceux qui « ont de quoi » dit Lacan. Autant d'expressions bien propices à faire se hérissier tout ce qui est un tant soit peu féministe, mais ne nous

précipitons pas. Lacan nous avertit, ce n'est, pour le porteur du signifiant, « qu'un semblant d'heur », sans e à heur, ce n'est pas bon-heur, car il aura à en pâtir. Il pâtira de quoi ? De la fonction qu'un discours donnera *a posteriori* à ce signifiant « m'êtré du sexe » qu'est le phallus. C'est la thèse : il est *a priori* mais il reçoit *a posteriori* une fonction des discours.

Illustration : quelle fonction le discours du maître donne-t-il au signifiant « m'êtré du sexe » ? Dans la civilisation d'avant le capitalisme et d'avant la psychanalyse, la fonction *a posteriori* de ce signifiant était clairement lisible : il était élevé à la fonction signifiant du maître, celle du S1 du pouvoir qui organisait l'ordre social aussi bien que l'ordre du couple dans la famille reproductrice et qui les homologuait. Le maître-l'esclave, le roi-la reine, le père chef de famille-la mère de famille étant tous les versions socialisées de l'homme-maître et de la femme assujettie. Patriarcat disait-on et les amours et désir sexués s'arrangeaient selon cet ordre. Si on en doute il faut relire nos classiques, Corneille, Racine <sup>9</sup>. Dans le discours du maître donc, pouvoir politique et pouvoir sexuel se superposent, s'expriment dans le même vocabulaire d'ailleurs, celui du pouvoir et de la possession, la question des jouissances de corps n'étant pas posée en elle-même, étant plutôt refoulée par cet ordre dans le secret des intimités du privé et le plus souvent dans le silence.

Là où ce discours règne encore, ça n'a pas changé, la fonction du phallus-maître (avec un trait d'union) y demeure par effet de discours, et subsume tout le champ de ce que nous nous représentons comme le pouvoir, aussi bien politique que sexuel. Le discours du maître a donc fabriqué, disons-le, la race des maîtres-mâles. J'emploie ce terme de race en suivant la thèse de Lacan sur les races. Les races sont des fabrications des discours, elles se constituent « du mode dont se transmettent par l'ordre d'un discours les places symboliques, celle dont se perpétue la race des maîtres <sup>10</sup> » et de ses autres.

Pendant, Lacan le souligne, l'organe en pâtit. Le garçon, on peut l'éduquer, et on n'y manque pas, à faire le maître, c'est aisé, mais l'organe, lui, c'est autre chose, il ne se soumet pas si facilement à cette fonction *a posteriori* de maître qui lui est imputée, et pour l'éduquer, lui, « on peut toujours courir ». Autrement dit l'organe phallique ne marche pas au signifiant maître, contrairement à son porteur, pas d'éducation sexuelle qui tienne. Le pouvoir du maître n'est pas le pouvoir sexuel, plutôt supplée-t-il à ce dernier, tout l'indique, et il le refoule. (Le débat actuel de dénonciation par les femmes des abus sexuels des hommes, quoi que l'on en pense par ailleurs, est vraiment l'indice que le discours du maître se défait en profondeur.)

S'il ne marche pas au signifiant maître, l'organe du pouvoir sexuel, à quoi marche-t-il ? Lacan est catégorique et constant sur ce point : il marche à la castration. C'est une vaste thèse que je ne développe pas aujourd'hui ; mais je rappelle que dès 1958 il posait que c'est la castration qui fait de l'homme un « tenant du désir » car par le manque symbolique qu'elle instaure elle « libère » le désir.

À partir de ces élaborations de Lacan on perçoit ce qu'a fait Freud avec l'Œdipe. Il a favorisé, sans le vouloir, la confusion du père et du maître, à tous les niveaux, par le père de l'Œdipe-chef de la famille, par le père-sur-mâle possesseur de toutes les femmes dans *Totem et tabou*, par le père-maître de la politique de raison dans le *Moïse*. C'est dû sans doute à ce que Lacan nomme sa « touthommie » dans « L'étourdit », et qui relève selon « Radiophonie » « de l'idéal monocentrique <sup>11</sup> » et d'une topologie sphérique. Lacan, lui, dès le début a tenté de les dissocier, et de dissocier l'opération du signifiant maître de celle du phallus, qui, dit-il, est le signifiant du discours de l'analyste, en tant que signifiant du sexe.

### Incidence politique de la sexualité

On voit bien le propre de sa thèse. La sexualité dans sa réalité, selon l'aperçu analytique, se joue dans un champ qui n'est pas celui du discours, mais celui du « champ clos du désir » que la relation sexuelle occupe, et où le signifiant phallique trône en quelque sorte. Ce qu'il soulignait dès 1958, c'est que demande et désir du sujet s'ordonnent dans ce champ en fonction de ses options primaires à l'endroit du phallus, et il ajoute ensuite dans « L'étourdit » cette autre option qui a fait son succès entre les deux jouissances, la phallique et l'autre, qui voisinent sans se conjindre.

Dans « L'étourdit » il marque que cette marge de liberté que suppose l'option du sujet à l'endroit de la jouissance n'en est pas moins subordonnée à « l'être de la signifiante » et à la logique qui la règle. Deux logiques différentes en fait que la théorie des ensembles permet de distinguer, celle du *tout phallique* qui nécessite une exception et celle du *pastout* qui ne la nécessite pas. On pourrait faire de longs développements sur ces deux logiques, mais inutile ici que je les rappelle, ce que je veux souligner c'est qu'une nécessité logique est une nécessité de langage qui ne relève pas de l'ordre du discours. Or le langage marque tous les parlants, marque tous ceux qui usent du langage, et de ce fait tout ce qui est effet de langage est un universel du parlant ; ce n'est pas le cas du discours, qui lui est historique. Ce point me paraît important pour les commentaires que nous faisons de l'époque. La question est de savoir si oui ou non nous avons pris la

mesure du message universel de la psychanalyse – universel veut dire qui transcende la variété des cultures, des langues et des époques. Qu'est-ce que ce message, cette portée universelle permet d'éclairer de l'époque ?

Il y a une antienne maintenant dans la psychanalyse qui tient pour acquis le déclin du père-maître, en particulier maître de la famille. Fin du patriarcat. Si on tient cela pour acquis, et je l'accorde, il faut se demander si ce déclin qui change beaucoup à la société, laquelle substitue l'homogénéisation sans exception des individus producteurs-consommateurs du marché, à l'ordre hiérarchique du discours du maître, eh bien il faut se demander si ce changement de discours entraîne la fin de la nécessité logique de ce que Lacan a nommé *l'hommoinsun*, avec l'exception logique du « dire-que-non » qu'il a substitué au père de l'Œdipe et qui assure la consistance possible du tout phallique, lequel signifie : castration pour tous ceux qui s'y rangent. Cette nécessité n'est pas un effet du discours-lien social, elle tient, non à l'état de la société, mais au langage lui-même. Dans les nécessités de langage, Lacan a d'abord développé celles qui tiennent à la structure du signifiant, la première d'entre elles étant, Freud l'a découvert, qu'il n'y a qu'un signifiant pour distinguer homme-femme, le phallus. Puis il a ajouté dans « L'étourdit », à partir de la logique mathématique des ensembles, qu'outre la structure du signifiant il y a aussi deux logiques du signifiant par quoi les parlants peuvent se distinguer.

Alors, si la répartition des deux moitiés, hommes-femmes, tient à la logique du langage et non pas au discours qui s'y superpose, il n'y a pas de raison pour conclure que la fin de l'empire politique du père est la fin de la possibilité de l'au-moins-un, pas de raison donc de s'inquiéter pour les enfants nés hors de l'empire du père plus que l'on ne s'est inquiétés par le passé pour ceux nés sous la tutelle du père-maître. Dès le début Lacan avait indiqué que le Nom-du-Père n'est pas le nom d'un père, qu'il peut être pré-sentifié par n'importe quoi, un esprit supposé à la fontaine, etc. Et quand il dit dans « Télévision » que « l'ordre familial ne fait que traduire que le Père n'est pas le géniteur <sup>12</sup> », ce n'est pas pour sauver cet ordre du chef de famille, c'est pour dire que le Père qu'il écrit avec une majuscule n'est pas le géniteur, donc pas impliqué dans la reproduction comme fonction de la vie naturelle. Il relève d'une autre nécessité que les discours ne créent pas, ils la « traduisent », et tout « L'étourdit » pose qu'elle est conditionnée, cette nécessité, par la logique du langage. J'en tire une seconde conclusion d'actualité, concernant les changements dans la reproduction que la science permet, et sur lesquels les analystes devraient se prononcer : la procréation ne doit rien au Nom-du-Père, seulement au géniteur, ses changements n'attendent donc pas au Nom-du-Père, pas plus que la fin du Père-maître

n'attente à la logique de l'*hommoinsun*. De là, pour les analystes, un programme se dessinerait pour chaque cas d'expérience individuelle ou de groupe qui vient à leur portée : voir si le rôle de l'« au-moins-un » est tenu et par quoi. Cela revient à se demander comment on diagnostique le tout phallique.

### Conclusion

Quand Lacan produit l'au-moins-un du dire-que-non qu'il substitue au père freudien, il ne le restaure pas, ce père-maître auquel Freud prêtait un statut universel, et cependant il ne met pas fin au message universel de la psychanalyse. Il met fin à la politique du père-maître que l'Œdipe freudien relayait. L'au-delà de l'Œdipe freudien c'est la structure même du discours de l'analyste, qui ne fait pas « recours au Nom-du-Père <sup>13</sup> », dit Lacan dans « Radiophonie ». Comment le formuler, ce message ? Manque à jouir sans exception, rencontre manquée de la répétition, destin inéluctable de « malédiction sur le sexe ». Pas de rapport. On pourrait dire aussi « Y a d'Un ». Là il faudrait des précisions mais je passe, ce n'est pas mon objet.

Ce message est contemporain du discours marqué aujourd'hui par la montée de ce que Lacan a appelé la « varité », soit la variété des vérités de jouissance qui désormais ont droit de cité. Faute de la norme du père-maître, toutes ces jouissances ont changé de statut politique, leurs particularités qui furent dites perverses, donc pathologiques, n'ont plus de portée ni pathologique, ni transgressive, ni révolutionnaire. Elles-mêmes ont renoncé aux provocations de la transgression pour exiger au contraire la reconnaissance paritaire. Particulièrement évident pour l'homosexualité, du moins dans nos contrées. Ce point du message universel a d'ailleurs une importance pour la passe : ça la soustrait à l'incidence de la diversité des cultures et des langues, et c'est ce qu'il faudrait rappeler à tel ou tel qui se demande si la passe peut être la même avec des langues et des histoires différentes ou d'un côté ou de l'autre de l'Atlantique. Plus que contemporain de la montée sur scène de la *varité* des jouissances, ce message est ajusté à cette nouvelle réalité.

On le saisit si on perçoit combien le signifiant, et sa logique que l'on tient pour abstraite, concerne en fait le corps, que l'on tient pour concret, car l'inconscient structuré comme un langage, thèse qui vaut même pour l'inconscient réel, opère sur le corps, affecte le corps. Il a son lieu dans le corps, le corps « lieu de l'Autre » disait Lacan déjà dans « Radiophonie ». Il faut donc conclure que l'inconscient et le discours opèrent sur la même chose, le corps. L'ordre du discours est en prise sur le corps, il préside à ce

que Lacan appelle la « corpo-rection », l'érection d'un corps socialisé, ajusté aux normes du discours, et donc susceptible de voisiner avec d'autres. Le discours règle donc une part de ses jouissances aussi bien que leur répercussion en affects du sujet au gré des époques et des cultures. L'inconscient langage n'en a pas moins effet sur le corps. C'est lui qui à la fois négative la jouissance et lui donne sa structure morcelée, « castrée » dit Lacan, qui exclut le rapport depuis toujours et partout. Dès *L'Envers de la psychanalyse* Lacan avait marqué, je cite, « ce qu'apporte Lacan ». C'est, pour la jouissance, « la fonction du trait unaire, c'est-à-dire de la forme la plus simple de marque, qui est, à proprement parler, l'origine du signifiant <sup>14</sup> », l'origine donc des signifiants propres à un inconscient donné et qui ont émergé dans les contingences de la vie comme inscription d'un « événement » de corps. Chaque inconscient est *corpo-dissident*. Lacan avait appliqué ce terme à la pulsion mais il vaut pour le symptôme. C'est à ce niveau que se place ce que Freud mentionnait comme aversion, ou trop de plaisir.

J'ai dit deux niveaux mais il y a donc trois niveaux du rapport au sexe, le troisième est celui des jouissances de corps effectives. Elles ne doivent pas grand-chose à la parole du sujet. Lacan l'a souligné dès *L'Envers de la psychanalyse*. Entre les signifiants du sujet, ceux de ses identifications qui vont de l'idéal du moi au phallus, et ceux de son inconscient qui affecte son corps, eh bien ça ne fait pas chaîne. C'est ce qui est écrit à l'étage inférieur du discours de l'analyste. C'est aussi pourquoi Lacan au début du séminaire *Encore* repose la question : d'où vient la jouissance de la relation sexuée, et ce pourquoi aussi il rebaptise ce que Freud a nommé inconscient du terme de *parlêtre*. La jouissance n'est pas réglée par le sujet mais par son inconscient langage incorporé.

Lacan aura finalement inversé le postulat premier de la psychanalyse qu'il a partagé et consolidé pendant longtemps. Ce postulat venu de la pratique freudienne, qui semblait indiquer que la subjectivité et le discours pouvaient commander à la jouissance. Dit autrement, les symptômes, notamment d'impuissance et de frigidité sexuelle, pouvaient se résoudre par l'élaboration analytique du rapport du sujet à l'Autre. Cf. « La direction de la cure » qui est sur cette hypothèse. Mais non, pour agir sur les symptômes qui sont jouissance de corps, il faut se placer au niveau de ce qui les cause, au niveau de la *varité* des inconscients-langage dans leur *motérialité jouie*. À ce niveau, il n'y a qu'une seule ressource pour opérer sur la jouissance du symptôme, les équivoques langagières, bien distinctes de la logique du sujet. Avec cette *varité* de la jouissance, et qui objecte à toute norme de jouissance, et qui gouverne même la jouissance sexuelle du coït, Lacan rejoint donc, et juste à temps, ce qui s'impose sur la scène du monde

qui est celle du discours actuel. Il fait plus que rejoindre, il en rend raison. Il éclaire le changement radical du statut du Un que la science a produit. Ce n'est plus le Un unifiant qu'étaient le maître et le Père freudien, c'est au contraire désormais du Un diversifiant – en syntonie avec l'idéal démocratique, et dont Lacan a donné la formule avec ses « épars désassortis ». D'où la nécessité de renouveler aussi la conception du lien social dans le champ lacanien qui ne peut plus être pensé comme un ordre hiérarchisé. J'ai essayé de montrer que Lacan a au moins ouvert le chapitre.

Un dernier mot pour évoquer ce dont je n'ai pas du tout parlé : la différence de *La femme barrée*. Sa jouissance propre, autre, reconnue depuis toujours, cf. Tirésias, que Lacan a située hors de la consistance logique qui fait le tout phallique, et qui est de ce fait hors de la *varité* des jouissances auxquelles préside l'inconscient *parlêtre*. Grand thème à développer. Ça la fait plus épars que les autres épars en quelque sorte, ça pousse le Un diversifiant jusqu'au Un d'exclusion qui fait d'elle l'Autre radical. Lacan n'a-t-il pas dit : « Il n'y a de femme qu'exclue par la nature des choses qui est la nature des mots » ? À suivre donc.

*Mots-clés : pré-sexe, « champ clos », incidence politique.*

---

\* ↑ Collèges de clinique psychanalytique, « Clinique différentielle des sexes », conférence donnée à Rennes, le 18 janvier 2018.

1. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 460 et dans *Scilicet*, n° 4, Paris, Seuil, 1973, p. 17.

2. ↑ *Ibid.*, p. 464 et p. 21.

3. ↑ J. Lacan, « La science et la vérité », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 858.

4. ↑ J. Lacan, « La signification du phallus », dans *Écrits, op. cit.*, p. 691.

5. ↑ J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 540 et *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 64.

6. ↑ *Ibid.*, p. 538 et p. 61.

7. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 464 et p. 21.

8. ↑ *Ibid.*

9. ↑ F. Regnault, *La Doctrine inouïe*, Paris, Hatier, 1996.

10. [↑](#) J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 462 et p. 19.
11. [↑](#) J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 429 et dans *Scilicet*, n° 3-2, Paris, Seuil, 1970, p. 81.
12. [↑](#) J. Lacan, « Télévision », art. cit., p. 532 et *Télévision*, op. cit., p. 51.
13. [↑](#) J. Lacan, « Radiophonie », art. cit., p. 429 et p. 81.
14. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 52.

---

# Bulletin d'abonnement au *Mensuel*, pour 9 parutions par an

---

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je m'abonne à la version papier : 80 €

Par chèque à l'ordre de : Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Rappel : la cotisation à l'EPFCL ou l'inscription à un collège clinique inclut l'abonnement à la **version numérique** du *Mensuel*.

## Vente des *Mensuels* papier à l'unité

Du n° 4 au n° 50, à l'unité : 1 €

Du n° 51 au n° 83, et à partir du n° 95, à l'unité : 7 €

Prix spécial pour 5 numéros : 25 €

Numéros spéciaux : 8 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

### **Frais de port en sus :**

1 exemplaire : 2,50 € – 2 ou 3 exemplaires : 3,50 € – 4 ou 5 exemplaires : 4,50 €

Au-delà, consulter le secrétariat au 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118, rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du *Mensuel* sont archivés sur le site de l'EPFCL-France :  
[www.champlacanianfrance.net](http://www.champlacanianfrance.net)